

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

(SUITE).

UNE affliction cruelle vint frapper la vieillesse de Charlemagne. La mort lui enleva coup sur coup, dans le cours d'une même année, deux de ses fils, ses associés à la puissance royale, et sa fille aimée, Rotrude, qu'entre toutes il aimait de prédilection.

« Il ne supporta pas la perte de ses fils et de sa fille, » dit Eginhard, « avec toute la résignation qu'on aurait pu attendre de sa fermeté d'âme ; la tendresse paternelle, qui le distinguait également, lui arracha des larmes abondantes. »

Ces larmes, que l'histoire supprime, nous les regardons avec surprise, et, dirai-je, avec plaisir, tomber de tels yeux. On aime à voir la nature ressaisir son empire sur ces puissantes individualités qui semblent lui échapper, et à trouver le grand politique doublé d'un homme qui sait pleurer.

Pleurez donc, ô Charlemagne ! pleurez ; mais dites-nous : les quatre mille Saxons auxquels vous fîtes en un seul jour trancher la tête dans la plaine de Verden, n'avaient-ils ni père ni mère ?...

Qu'un génie si vigoureux dans les travaux de la conquête ou du gouvernement, péchât par mollesse d'âme dans son intérieur, c'est ce que l'on

ne voudrait pas croire, sans le témoignage de son véridique secrétaire, qui va nous en montrer encore un autre exemple. Plusieurs complots se formèrent contre son trône ou contre sa vie. Eginhard en parle sans horreur, et presque en les excusant :

« On regarde la cruauté de la reine Fastrade, » dit-il, comme la cause de ces conjurations ; et si dans l'une comme dans l'autre, on s'attaque directement au roi, c'est qu'en se prêtant aux cruautés de sa femme, il semblait s'être prodigieusement écarté de sa bonté et de sa douceur habituelles. »

Avait-il donc raison, ce juge américain, qui, lorsqu'un fait criminel lui était dénoncé, commençait toute enquête par cette question : « Où est la femme ? — Ce serait chose profondément triste de voir le sexe dont les dispositions spéciales sont, dans la vie ordinaire, la douceur et la généreuse pitié, exercer si souvent dans l'histoire son influence au profit des mauvaises passions, si des faits contraires, cités par elle avec éloge, ne venaient de temps en temps nous consoler.

Charlemagne, père trop indulgent, trop complaisant époux, fut bon frère, et surtout excellent fils. Ici le tableau n'a point d'ombre. Eginhard se

plait à nous montrer la veuve de Pépin, Bertrade, — la Berthe au *long pied* des romanciers, — vieillissant doucement auprès de son illustre fils, comblée par lui d'honneur, et entourée de vénération.

« Jamais il ne s'éleva entre eux le moindre nuage, si ce n'est à l'occasion de son divorce » avec la fille de Didier, qu'il avait épousée par ses conseils. Elle mourut après la reine Hildegarde, ayant déjà vu trois petits-fils et autant de petites-filles dans la maison de son fils. Charles la fit ensevelir en grande pompe dans la basilique de Saint-Denis, où reposait déjà le corps de son père. »

Ce passage réveille dans notre esprit une impression personnelle, qu'il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler ici.

Il y a un certain nombre d'années, nous visitâmes cette antique abbaye de Saint-Denis et les tombeaux des rois, sarcophages vides aujourd'hui, qu'enferment encore ses caveaux funèbres. Le *cicerone* qui nous conduisait nous montra un grand bac de pierre brute remisé dans un coin; c'était le cercueil de Pépin, scellé primitivement sous le seuil de l'église. Quand les fous furieux de 93 vinrent arracher au sépulcre toutes les poussières royales pour les jeter à la voirie, et que leur main sacrilège rouvrit ce cercueil fermé depuis dix siècles, qu'y trouvèrent-ils? — Une goutte d'eau!

Voilà ce que deviennent les fondateurs de dynasties et d'empires.

Le cercueil de Berthe ne contenait sans doute rien de moins ni rien de plus.

L'héritage de Pépin fut d'abord partagé entre ses deux fils. Leur mère eut bien de la peine à maintenir entre eux la concorde, mais ce ne fut pas la faute de Charles. Jusqu'à la mort de Carloman, qui, au bout de deux ans le rendit maître de tout l'empire des Francs, il supporta, nous assure Éginhard, les procédés offensants de ce caractère jaloux avec une inaltérable patience. Plus heureux d'un autre côté, Charlemagne témoigna toujours à sa sœur Gisèle une vive amitié.

Gisèle avait embrassé la vie religieuse, et paraît avoir participé au goût de son frère pour les plaisirs de l'esprit, car on la voit figurer parmi les membres de l'Académie du Palais.

A cette disposition affectueuse dans ses relations de famille, le grand homme joignait une hospitalité libérale jusqu'à la prodigalité; une humeur facile avec ses amis et ses inférieurs; une sympathie des plus vives pour les lettrés, qu'il attirait à lui de toutes parts. Sa conversation était pleine d'agrément, sa parole abondante, — quelquefois même un peu trop, observe ingénument son biographe. Il se servait habituellement de l'idiome de ses pères. Loin de le dédaigner, il se plaisait aux chants nationaux des Francs, et les faisait rechercher avec soin; mais le latin continuait à prédominer dans tout l'empire comme langue littéraire et officielle. Il le parlait facilement et purement; à l'occasion,

il s'exprimait avec une véritable éloquence. Cependant l'une des qualités requises dans l'orateur lui manquait; la nature la lui avait refusée, en ne lui donnant qu'un filet de voix, dont le son aigu n'était nullement en harmonie avec l'apparence robuste de son corps majestueux.

Tel est le Charlemagne resté dans les souvenirs d'Éginhard; le Charlemagne de tous les jours, le Charlemagne en tunique de laine et en hauts-de-chausses de toile. Mais de temps en temps apparaissait sur la scène un autre Charlemagne qu'il nous dépeint aussi en passant.

« Dans les grandes fêtes, ses habits étaient brodés d'or, et ses brodequins ornés de pierres précieuses; une agrafe d'or retenait sa saie, et il marchait ceint d'un diadème étincelant d'or et de pierreries. »

En pareil cas, l'homme faisait place à l'acteur, et se costumait pour monter sur le théâtre. C'est dans cet appareil de cérémonie, sans doute, qu'environné de toute sa cour, il accueillait Vitikérud venant demander le baptême, et recevait les ambassadeurs de Bagdad ou de Constantinople, venant briguer son alliance. — C'est le Charlemagne de l'histoire.

Dans les trois dernières années qui précédèrent sa mort, la forte santé de l'empereur s'altéra. De sinistres prodiges, qu'enregistre avec soin l'exact biographe, vinrent, dans le même temps, préparer le monde à la perte qu'il allait faire. Ici, la somptueuse galerie d'Aix-la-Chapelle s'écroule; là, l'incendie dévore un pont magnifique sur le Rhin; les éclipses se succèdent, une tache apparaît dans le soleil, une immense lumière tombe du ciel dans les régions du nord, sans compter tout le reste. Enfin le malheur annoncé ainsi à la nature entière s'accomplit!

Quand une pleurésie, — mal que le repos et la diète ne purent cette fois dompter — eut, en quelques jours, conduit à leur terme la vie et le long règne du grand Charles, Éginhard, ainsi que nous l'apprennent celles de ses lettres qui ont été recueillies, s'éloigna de plus en plus de la cour, où le nouveau monarque, dont il était pourtant le condisciple et l'ami, tenta vainement de le fixer. Il finit par se retirer dans une abbaye fondée par lui sur un domaine qu'il devait à la munificence de ce dernier, et y vécut de ses souvenirs. C'est là qu'il entreprit de retracer les actes et le caractère du grand homme qu'il avait tant aimé, dans la crainte, dit-il, de voir périr parmi les peuples cette illustre mémoire. Bien qu'il s'excuse sur ce motif d'oser, lui barbare, écrire dans la langue de Cicéron, son style net et correct nous donne une idée avantageuse de cette renaissance momentanée des lettres latines qui s'opéra sous les auspices de Charlemagne, et fait honneur à l'enseignement d'Alcuin. La narration est rapide, les faits y sont présentés avec ordre et clarté. L'ouvrage n'est pas volumineux: il se compose, pour ainsi dire, de quelques

feuillet; mais quand on les a lus, on connaît Charlemagne, et vraiment on se prend à l'aimer avec Éginhard.

Sa vieillesse s'écoula tristement, dans le vide que laissent toujours après elles, en disparaissant du monde, ces grandes existences qui, pendant leur durée, accaparent exclusivement son attention. La dislocation du puissant empire que la main ferme de son fondateur semblait avoir constitué pour des siècles mêlait une sorte de stupeur à sa tristesse. Un autre deuil vint encore s'y ajouter: la mort de sa femme Emma. Comme lui, selon l'usage du temps, elle s'était ensevelie dans une maison religieuse pour y finir ses jours; mais, quoique habitant des lieux séparés, les deux époux restaient tendrement unis de cœur, et la perte de cette fidèle compagne de sa jeunesse fut pour Éginhard un coup douloureux, auquel il ne survécut que peu d'années.

Avant qu'un siècle se fût écoulé, l'intervalle brillant formé par le règne de Charlemagne, entre les temps de misère et de barbarie qui l'avaient précédé et ceux qui le suivirent, prenait dans les souvenirs nationaux un reflet de plus en plus merveilleux. La légende s'emparait du glorieux fils de Pépin et des grands de sa cour. Éginhard, sans passer comme d'autres à l'état de pourfendeur de géants, eut l'un des premiers son petit roman. On le fit monter au grade de secrétaire intime; il devint gendre de Charlemagne; sa chère Emma fut une belle princesse, et leur mariage le résultat d'un penchant mutuel, sanctionné par le meilleur des pères et le plus élément des rois. C'est sous cet aspect qu'Éginhard se présente généralement à nous. Peu de personnes connaissent son livre, bien que de très-bonnes traductions le mettent à la portée du public; tout le monde, à peu près, je crois, connaît l'histoire de ses prétendues amours. L'épisode offre de l'intérêt, et l'on est presque fâché qu'il ne soit pas vrai; mais si l'auteur de la chronique qui le rapporte, et paraît avoir été écrite une cinquantaine d'années peut-être après la mort d'Éginhard, avait pris comme nous la peine de lire sa *Vie de Charlemagne*, il aurait vu que ce prince ne maria aucune de ses filles, et que parmi ses dix-sept enfants, dont Éginhard nous donne lui-même la liste, ne figure aucune Emma.

Les traditions populaires, les chansons, puis enfin les romans, en faisaient bien d'autres, alors qu'ils donnaient à Charlemagne des neveux comme Roland et Renaud de Montauban, le tenaient assiégé dans Paris par les Sarrasins, ou le conduisaient à la conquête de Jérusalem. Mais tandis qu'ils célébraient les grands coups d'épée de fabuleux paladins, la véritable chevalerie accomplissait des prodiges, et l'élan héroïque des croisades emportait des flots de guerriers enthousiastes vers l'Orient. Cette époque, chantée par les poètes, gravement appréciée par l'historien, peut être consciencieusement étudiée dans toute sa vérité, grâce aux

Mémoires intéressants qu'elle nous a transmis.

C'est hors de France, et dans l'œuvre d'une femme qu'il faut aller chercher l'un des plus curieux et des plus anciens documents qui s'y rattachent, la *Vie de l'Empereur Alexis*, par sa fille, la princesse Anna Comnène. — Les femmes ont toujours tenu un rang considérable parmi les auteurs de Mémoires; et cela se conçoit, cette forme d'écrits historiques, toute composée d'impressions et de détails, convenant éminemment à leur genre d'esprit.

Alexis Comnène avait marié sa fille à Nicéphore Bryenne, l'un de ses généraux favoris, qui, non content de manier l'épée, maniait, lui aussi, la plume avec quelque succès sans doute, car il figure au nombre des historiens byzantins. A la mort de l'empereur, Anne, spirituelle, savante et intrigante comme on l'était à Constantinople, tenta de faire tomber la couronne sur la tête de son mari, au détriment de son frère Jean Comnène. Elle échoua dans son entreprise. Obligée de quitter la cour, elle donna un autre but à son ambition; au lieu d'impératrice, elle se fit auteur, et charma les ennuis de sa retraite en écrivant, avec le panégyrique de son père, les souvenirs de sa propre jeunesse.

Anne était dans sa quatorzième année quand l'armée conduite par Godefroy de Bouillon et les autres chefs de la première croisade, tomba comme un déluge de barbarie au milieu des raffinements et de la corruption de cette magnifique Byzance, dépositaire de tout ce qui subsistait encore de l'antique civilisation gréco-romaine; spectacle inattendu, où, selon son expression pittoresque et souvent citée, l'Occident tout entier semblait s'arracher de ses fondements pour se jeter sur l'Asie. Certes, le contraste était grand et l'étonnement réciproque. A l'âge qu'avait alors l'auteur, les impressions sont vives, et, quoique la fille d'Alexis n'ait consigné les siennes que longtemps après, dans la biographie de son père, sa mémoire les avait conservées et sa plume, malgré une partialité filiale un peu trop grande peut-être, nous les rend avec fidélité. Ce passage des croisades à Constantinople, qu'elle a vu de ses yeux, les portraits vivants qu'elle trace de ces hommes de fer, si étranges aux yeux des Grecs dégénérés, constitue pour nous tout l'intérêt de son livre, auquel il marque une place importante parmi tous les autres témoignages que l'histoire consulte sur le grand mouvement européen du onzième siècle.

Ceux-ci, dans notre Occident, sont rédigés en latin, et dus pour la plupart à des écrivains ecclésiastiques. Il en est de même pour ce qui concerne les deux croisades suivantes; mais au début du treizième siècle, nous rencontrons un brave guerrier, mêlé à tous les événements qu'il raconte, et qui, le premier, nous parla dans la langue encore enfantine mais colorée qui sera un jour le français. Arrêtons-nous aux *Mémoires* de Ville-Hardouin, que suivront, à quelque distance de là, ceux du bon

sire de Joinville. C'est à ces anciennes œuvres de notre prose, si charmante déjà dans sa naïveté, que nous allons demander quelques-uns de ces simples récits qui surpassent en grandeur et en

intérêt, tout ce qu'a pu inventer sur ces époques lointaines l'imagination des poètes et des romanciers.

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

VIE DE LA MÈRE THÉRÈSE

FONDATRICE DE LA MISÉRICORDE DE LAVAL

PAR LE PÈRE NURIT (1).

Née dans la plus humble condition, pauvre des biens de ce monde, Thérèse Rondeau se chargea de justifier la parole de la grande sainte Thérèse, sa patronne : *Trois écus et Thérèse, ce n'est rien ; trois écus, Thérèse et Dieu peuvent des merveilles*. En effet, Dieu, le Dieu puissant, ami des pauvres, protecteur des faibles, opéra des choses admirables par les mains de sa servante ; on vit avec étonnement cette pauvre ouvrière, cette pauvre repasseuse, sans pouvoir et sans protecteurs, élever dans sa ville natale de Laval, fonder, diriger, soutenir un refuge destiné aux jeunes filles exposées aux dangers du monde ; sa pitié et son zèle en avaient conçu le plan, sa charité et son énergie en poursuivirent l'accomplissement à travers mille obstacles, dont le premier fut toujours une extrême pauvreté. Mais Thérèse Rondeau, la bonne mère Thérèse, comme l'appelaient ses filles, avait choisi le bon Dieu même pour trésorier, et, quels que fussent ses pressants besoins, elle ne s'inquiétait pas : la Providence, qui a promis de ne pas abandonner ceux qui espèrent en elle, devait y pourvoir ; elle se répétait, alors qu'il n'y avait pas de pain dans sa maison, la parole évangélique : *Quand avez-vous manqué de quelque*

chose ? Et le pain arrivait par des voies presque miraculeuses, le travail abondait, les constructions nécessaires s'élevaient, et, chose plus importante, les âmes se sauvaient et se sanctifiaient.

C'est une étude admirable et touchante que celle des travaux de cette sainte fille, qu'un homme éminent ne craignait pas de nommer *une femme de génie*, tant la fondation de Laval est ingénieusement combinée pour le but auquel elle est destinée ; les jeunes filles y sont bien traitées, bien nourries, bien élevées, chrétiennement instruites ; on les y forme au travail et à la vertu, et l'innocence, née du repentir, répare chez elles les premières fautes causées par l'abandon et la misère ; elles sont bénies, elles sont heureuses ; souvent elles sont saintes, et c'est à la Mère Thérèse qu'elles doivent tant de biens. Son œuvre a été féconde, et jusqu'en Pologne on a élevé des maisons de Miséricorde sur le modèle de la maison de Laval.

Nous recommandons à nos lectrices l'histoire de cette grande et bonne âme, qui vécut de notre temps et dont l'œuvre subsiste toujours : c'est une lecture intéressante et profitable

LE CHANCELLOR

PAR JULES VERNE (1).

Photographe de la vérité la plus terrible,

(1) Un volume avec portrait. Prix : 2 fr. 50 c. Chez Bray, 82, rue Bonaparte, Paris.

(1) Librairie Hetzel, 18, rue Jacob. Un joli volume, prix : 3 fr. 50 c.

M. Verne, dans ce nouvel ouvrage, a dépeint, de main de maître, les affreuses angoisses, la suprême agonie de quelques malheureux naufragés, que les planches d'un radeau défendent seules de la mort.

Le paquebot *le Chancellor* a péri dans un incendie : le second du navire, des matelots, des passagers, se sont sauvés sur ce radeau, théâtre du plus horrible drame et pendant trente jours ils errent au gré des flots et des vents, battus par la tempête, dévorés par la soif, consumés par la faim, et pendant que les instincts des cannibales s'éveillent dans les entrailles déchirées de quelques-uns de ces misérables, d'autres compagnons de leur misère s'élèvent aux plus généreux dévouements ; le frisson de l'horreur et les pleurs de l'attendrissement agitent le lecteur en parcourant ces pages, les plus émouvantes que Jules Verne ait écrites ; il ne s'agit plus ici des prodiges de la nature, ni des prodiges de la science, il s'agit du cœur humain, le plus beau ou le plus effrayant des mondes et des prodiges.

Le talent supérieur de l'auteur se fait sentir lorsque, dès le début du livre, une frayeur sourde plane sur ce navire, un péril le menace, et pendant quinze jours, le danger s'accroît : le feu est à bord, il couve sous les écoutilles ; ce secret d'abord n'est connu que du chef, et sa révélation amenée par degrés, est toute une tragédie. *On croirait que c'est arrivé*, disent les bonnes gens ; c'est arrivé en effet, et l'histoire de la mer est féconde en grandes infortunes, mais jusqu'ici il ne s'était pas trouvé une plume à la fois réaliste et brillante pour les décrire et les analyser. Géricault a peint le naufrage de *la Méduse*, M. Verne en fait comprendre les multiples horreurs.

Une jolie nouvelle, imitée de Cooper, termine ce volume ; nous en louons les intentions chrétiennes. Si le talent original de M. Verne s'appuie franchement sur le christianisme, il y puisera des idées fécondes, des tableaux nouveaux, et à tout le plaisir qu'il a fait jusqu'ici à l'esprit de ses lecteurs, viendra se joindre un bien solide et durable.

AU VILLAGE

Conquêtes rurales d'un commandant.

PAR MADEMOISELLE MÉLANIE BOUROTTE.

Il existe encore en France bien des communes rurales qui ne ressemblent que trop aux descriptions qu'Arthur Young faisait, il y a un siècle, de la France entière : agglomération de logis sales et insalubres, routes qui sont des casse-cous, agriculture arrêlée et improductive, habitants ignorants, enfants vagabondant sur les routes ou conduisant dans les pâtis leurs maigres troupeaux, tel est l'état de beaucoup de villages dans le Centre et l'Ouest, et le voyageur qui les traverse pense avec regret à ces villages du Nord, beaux de richesse et de propreté, à ces villages suisses, où rien de sordide ne dépare les beautés et la poésie de la nature.

C'est dans un de ces hameaux, qui ont perdu la civilisation chrétienne et qui ne sont pas entrés non plus dans le progrès matériel moderne, qu'arrivent, pour s'y fixer, le commandant Salzard et sa fille Yolande ; tous les deux, père et fille, sont pleins de foi, de zèle et de cœur ; à l'aspect des misères physiques et morales dont ils sont entourés, leur charité s'émeut et ils cherchent à relever ce te population ignorante et souffrante, à la ramener vers Dieu, à lui enseigner l'ordre, le travail, la concorde, la fraternité véritable, née de l'Evangile. L'auteur de ce livre, avec l'esprit vif et original qu'il met partout, a parfaitement analysé les défauts des paysans et prêté une grande et religieuse autorité au langage du commandant et aux douces leçons de sa fille. Le dialogue est toujours spirituel et animé, les paysages décrits avec amour, et l'on suit avec intérêt cette campagne, faite par un héros chrétien et qui aboutit à de si nobles conquêtes sur l'incrédulité, la paresse et l'ignorance. Le livre de mademoiselle Bourotte est une bonne œuvre et une charmante œuvre, tout à la fois (1).

M. B.

(1) Un joli volume. Chez Didier, 35, quai des Augustins. Prix : 2 francs.



CONSEILS

XIV

LES JOURS

On nous a reproché les petits reproches que nous avons faits aux *jours* ; les jeunes femmes, idolâtres des idées modernes, des innovations que leurs mères n'ont pas connues, et que, probablement, elles n'auraient pas acceptées, gémissent de ce qu'on veuille restreindre leur liberté d'aller et de venir, et qu'on les engage tout bonnement à rester un peu chez elles et à vérifier ce qui s'y passe. Elles gémissent ; les maris raisonnables gémissent davantage, lorsqu'à cette demande qu'ils font en rentrant chez eux :

« Madame est là ? »

On répond presque invariablement :

« Non, monsieur, madame est sortie. »

Le mari d'humeur impatiente, sort lui-même, et va tuer le temps sur les boulevards, à la promenade, au club, au café, selon le lieu qu'il habite et le genre de société auquel il appartient.

Le mari flegmatique entre, s'assied, promène un regard mécontent et triste autour de lui ; il trouve le vide, le silence, et pis que cela, des traces visibles qui dénoncent l'absence de la maîtresse du logis. Peu d'ordre, peu d'arrangement dans cette salle à manger, ou dans ce salon qui ne sont *astiqués* et frottés que le jour où madame reçoit elle-même. L'incurie des domestiques se trahit par mille détails, par ce voile de poussière étendu sur les délicats bibelots, par la disgrâce des arrangements, par l'état de langueur des plantes de la jardinière, par l'état glacial du foyer devant lequel on ne se rassemble guère... Le mari regarde, réfléchit et s'attriste. Dans une pièce voisine, les enfants se disputent ; une *bonne* (pourquoi donc les appelle-t-on ainsi ?) les gronde et les fait pleurer : au bout de cinq minutes, le tapage recommence, et dénote au jeune père de famille que ses enfants sont tout à la fois négligés, mal élevés et malheureux.

La femme rentre, enveloppée dans son velours et ses fourrures, et aux observations aigres ou douces (cela dépend du caractère marital), elle répond : Je n'ai pas eu le temps.

Et bien, c'est tout à fait là ce qu'on vous reproche, de tuer le temps si ingénieusement et si cavalièrement, qu'il ne vous en reste pas une miette pour les grands et les petits devoirs.

Vous vivez hors de vous et hors de chez vous, et toujours préoccupées des bagatelles, vous laissez fuir entre vos doigts ce temps, cette étoffe dont la vie est faite, ce temps précieux, après lequel (c'est l'Évangile qui le dit) arrivera la nuit, durant laquelle on ne peut rien faire, et vous arriverez à la vieillesse impuissante, à la mort terrible, les mains vides, vides de travail, vides d'actes sérieux, vides de bonnes œuvres.

Croyez-vous bonnement n'être sur la terre que pour changer de vêtements, et pour aller, d'une maison à l'autre, colporter de creux bavardages ? Vous êtes femme : — vous vous devez au bonheur d'un mari ; tous les soins qu'il ne peut prendre pour lui-même, pour la maison, pour les enfants, reposent sur vous ; vous lui devez, en échange de son labeur, du bien-être ; vous devez à ses soucis une oreille toujours ouverte, un cœur qui ne soit pas préoccupé par les plus frivoles pensées. Il travaille pour vous, vous devez travailler pour lui et de l'aiguille et de la tête ; les affaires qui marchent le mieux sont fréquemment celles où la femme a le plus d'accès au conseil ; vous devez bien quelque chose aussi à l'agrément de votre mari, et vous le retiendriez mieux chez lui si vous daigniez vous initier à ses idées et à ses goûts favoris : — à la peinture s'il aime la peinture ; à l'histoire s'il l'étudie volontiers ; aux sciences même s'il est un de leurs adeptes. Je connais une jeune femme qui fait des expériences sur la lumière pour participer aux travaux d'un mari aimé ; j'en ai connu une autre, devenue savante en botanique et en science naturelle, pour plaire à ses fils et les garder au logis. Voilà de bons exemples : je vous assure que ces dames ne couraient pas les *jours* et savaient le prix du temps.

— Vous êtes maîtresses de maison ? que de détails vous réclament ! quelle surveillance journalière devrait vous retenir au logis, afin que la

propreté, l'économie et le confortable possible règnent dans votre domaine! Que votre aiguille si laborieuse, jadis, y trouverait d'occupations! depuis les *raccommodages* vulgaires jusqu'aux ornements artistiques! depuis le remaillage jusqu'à la tapisserie! Mais, pour arriver à ce but, il faut épargner le temps, et qui épargne le temps épargne l'argent. Ceci est une vérité démontrée, on ne peut s'imaginer combien le budget d'une femme se trouve allégé lorsqu'elle sait employer le temps, et, comme la dame romaine, rester au logis. La bourse n'est-elle pas sans cesse exposée au dehors, et n'est-ce pas une vraie forêt de Bondy que ces attrayants étalages, ces voitures qui soulageront votre fatigue? ces boutiques de pâtisserie où l'on va *luncher*? ces mille occasions enfin qui se traduisent toutes par de l'argent inutilement dépensé?

Vous êtes mères? ah! c'est ici que le temps est un agent précieux! Vous employez le vôtre auprès de votre petit enfant : vous le dérobez d'abord à l'action presque toujours malfaisante des domestiques; vous l'amusez, vous jouez avec lui. Ah! ne craignez pas, ce temps-là n'est pas perdu! vous l'instruisez, vous répondez à ses éternels et gentils *pourquoi?* avec douceur, avec sagesse; vous n'envoyez pas *promener* (pardon du mot) ce petit oiseau qui bat des ailes au bord du nid. L'enfant, devenu homme, se souviendra avec attendrissement de certains détails; sa mère lui a

appris ce qu'on fait avec la laine des moutons, et où vont les hirondelles en hiver; sa mère lui a appris le *Pater*; sa mère lui a appris à lire; elle lui a conté, un soir de Noël, l'histoire de la crèche de Bethléem; elle lui a appris des vers... il les retrouve dans sa mémoire, et des larmes lui montent aux yeux... Pour léguer à son fils ce souvenir attendri, il faut rester auprès de lui, et préférer au monde et aux *jours*, la surveillance de ce petit corps et le développement de cette jeune âme... Mais tous ces devoirs, grands et petits, qui vous sont étroitement imposés, inutilement vous en appréciez la beauté morale, si vous vous livrez tout entière au monde, et si vous lui consacrez le temps, ce précieux instrument de notre fortune, de notre bien-être, de notre salut. Si nous sauvons le temps, et si nous l'employons bien, en vue de Dieu, en vue de nos obligations ici-bas, le temps nous sauvera. Combien est vide l'existence d'une femme tout assujettie aux lois du monde! Elle pouvait beaucoup pour son mari, ses enfants, sa famille, ses domestiques; elle n'a rien fait; ils n'ont eu que les restes, restes du cœur, restes du temps; le monde insatiable a prélevé en tout la part du lion, et elle se trouvera un jour dans la situation effrayante d'une mourante, une mondaine qui disait en regardant ses mains : — Elles sont vides! Tristes réflexions, alors qu'il n'est plus temps, ni d'agir, ni d'acquiescer!

M. B.

A TOUT PÉCHÉ MISÉRICORDE

PAR un épouvantable temps de grêle et d'orage, le train express de Paris à Lyon s'arrêtait à la gare de Sens pour prendre les voyageurs.

On était en pleine nuit d'hiver. Pressés par l'heure et par la tempête, les arrivants s'élancèrent au hasard dans les premiers compartiments ouverts devant eux...

Un homme, les traits enfouis sous un manteau enroulé à l'espagnole, et sous les larges rebords d'un feutre rabattu, fit irruption dans un wagon où deux jeunes femmes discutaient avec effroi sur l'affaire Jud, encore toute récente.

Sans prendre garde au mouvement de réelle

épouvante que causa son entrée dans un pareil moment, le nouveau venu, poussant un soupir qui tenait du grognement, tomba brusquement assis en face des deux dames.

Aussitôt, le train reprit sa marche...

Ce sombre individu ne tarda pas à se faire remarquer par d'étranges allures : parfois, avançant le haut du corps avec quelque hésitation, il reculait tout à coup sous une sorte d'effroi réfléchi; sa main droite, agitée par instants sous son manteau, à la hauteur de la poitrine, semblait y chercher ou y maintenir avec peine un objet invisible.

L'observant à la dérobée, ses voisines ne pou-

vaient distinguer de son visage que les éclairs de deux grands yeux noirs.

Pressées l'une contre l'autre, les deux jeunes femmes avaient baissé leurs voiles à son entrée, en murmurant encore le nom de *Jud*! et leurs yeux dilatés par la peur, surveillaient cet individu dont l'agitation fébrile semblait croître avec leur terreur.

L'air était humide et pénétrant. La flamme vacillante d'une lampe à bout d'huile allongeait ses ombres tremblantes et lugubres, tandis que les carreaux des portières, larmoyant sous une épaisse buée, reflétaient les rouges et rares éclairs des fanaux d'un tunnel.

On marchait depuis un quart d'heure; un silence oppressé pesait sur ce wagon, lorsque, enfin, tout à coup, le voyageur se soulevant à moitié, agita son bras droit en fixant des yeux audacieusement résolus sur la plus jeune de ses deux voisines.

D'un élan spontané, les deux jeunes femmes se prirent les mains.

De vraies mains royales!

L'une d'elles, dégantée à l'arrivée du voyageur, ayant oublié de remettre son gant, fit dans ce mouvement chatoyer un brillant magnifique qu'elle portait à l'annulaire droit.

D'un geste rapide, sa compagne lui fit comprendre son imprudence : mais sans doute, il était trop tard!

L'homme au feutre rabattu, sortant brusquement le bras de son manteau, étendit vers la dame à la bague une main crispée de laquelle semblait sortir le canon d'un petit pistolet de poche.

Un double cri, couvert en partie par un strident coup de sifflet de la locomotive, s'échappa de la poitrine des deux jeunes femmes.

En ce moment l'express s'arrêta, la portière s'ouvrit. Aussitôt, plus rapides que la pensée, les deux dames s'élancèrent d'un bond sur le trottoir et disparurent.

Surpris par cette fuite précipitée, le voyageur, la main toujours étendue, semblait pétrifié. Avant qu'il eût fait un mouvement, il avait un nouveau vis-à-vis, et l'express reprenait sa marche.

Devant ce nouveau voisin, qui était un vieux prêtre à l'abord sympathique, l'attitude du bandit supposé changea subitement; ramenant vers lui sa main, il soupira allègrement, laissa glisser son manteau, et, retirant son malencontreux chapeau-Rubens, montra une tête belle et pâle, toute pleine d'énergie expressive. A sa boutonnière était le ruban de la Légion d'honneur.

Avec le manteau et le feutre, *Jud* avait disparu!

— « Monsieur le curé, dit-il, d'un ton de franchise et cordiale douceur, voulez-vous permettre que je vous fasse ici ma confession ex abrupto?... »

— Volontiers, monsieur, répondit le prêtre en souriant d'un air étonné, faites... je vous écoute.

— Vous voyez en moi un homme désespéré!...

— On aurait peine à vous croire...

— C'est pourtant la vérité! Figurez-vous, poursuivit le jeune homme avec une volubilité mi-gaie mi-sérieuse, figurez-vous qu'on partant de Tonnerre, j'étais déjà fort malheureux. Il était tard... la pluie tombait à flots serrés... les salles d'attente sont closes... Bref, le train arrive... je me crois sauvé! je me jette étourdiment dans le premier compartiment ouvert devant moi, comme un fou, sans rien regarder... Hélas! deux dames se trouvaient dans ce wagon... deux dames du monde... belles, jeunes, élégantes... Et le train roulait déjà, Comment sortir de là?... Impossible, j'étais pris!

— Je ne vois pas trop... interrompit le curé en riant.

— Vous ne voyez pas! Monsieur le curé, vous ne voyez pas! exclama le soi-disant bandit, dont les yeux étincelaient; mais, ce que j'ai souffert là est atroce! Que faire?... Que devenir?... Au fait, tenez, à présent même, devant votre habit, je devrais peut-être recommencer cette lutte... Eh bien... non! je ne le puis... je suis à bout de courage!

A ces mots, le prêtre ouvrit de grands yeux ébahis, et croisa avec une résignation toute angélique ses deux mains dans les larges manches de sa douillette, attendant quelque mystérieuse révélation, après un semblable début.

« Non! non! je ne le puis, répéta le jeune homme avec force, j'aime mieux m'accuser en vous demandant grâce! Vous ne fumez pas, monsieur le curé?... »

Le digne vieillard, devant ce discours qui lui paraissait assez décousu, eut grand-peine à contenir un brusque mouvement et une exclamation d'effroi, car il se crut en présence d'un fou; il hésitait à répondre, lorsque son interlocuteur lui présenta... un cigare, en lui disant finement :

« Voici la cause du délit... Rassurez-vous, monsieur, je fume... oh! mais je fume à tel point que lorsque je ne travaille pas, il m'est impossible de rester une demi-heure sans cigare... et, voilà trois heures que je lutte, car je sortais d'une soirée lorsque j'ai pris le train! »

Et un profond soupir accompagna la fin de cette confession.

Le prêtre, alors tout à fait rassuré, s'écria avec un entrain joyeux :

« Comment! ce n'est que cela?... Fumez, monsieur, fumez, je vous en prie; je ne crains pas la fumée du cigare... au contraire. »

Une seconde après, le cigare, allumé, laissait échapper de sa blonde enveloppe une spirale d'un bleu diaphane.

« Ah! que je vous suis obligé et reconnaissant! soupira l'ex-suppléant avec délices; que c'est bon! mon Dieu, que c'est bon! »

Et le voluptueux égoïste s'étendit dans son coin avec béatitude.

Le premier moment d'exaltation passé, ce fut lui qui reprit la parole :

« Combien vous êtes heureux, monsieur le curé, de ne pas connaître ce besoin, cette funeste passion que vous voulez bien absoudre, mais, qui, tout à l'heure, je le crains, m'a fait commettre quelque sottise envers deux dames !... »

— Je ne fume pas, c'est vrai, mais s'ensuit-il de là que je sois à l'abri des faiblesses humaines ? répondit tristement le prêtre ; qui n'a pas sa passion, hélas ! ici bas ?... Tenez, confiance pour confiance, je veux aussi vous faire ma confession... Moi, autant, peut-être plus qu'un autre, je ressens les effets malheureux d'un désir poignant, non satisfait... et qui ne peut l'être... Je suis curé d'une pauvre paroisse des environs de Dijon, à V..., et je n'ai qu'un rêve... un seul avoir un tableau pour mon église... Ah ! pour un pareil bonheur, je donnerais de grand cœur la moitié des ans qui me restent à vivre... Vous voyez bien, monsieur, que je ne suis pas sans passions !

— Comment ! vous n'avez pas un tableau, pas un seul, dans votre église ?..

— Hélas ! pas un seul soupira douloureusement le prêtre. Pour comble de soucis, appelé, il y a quelque temps par le diocèse de Dijon, j'ai visité la cathédrale... Ah ! monsieur... quel crève-cœur !!!

— Bah ! vous avez envié les tableaux de la cathédrale ?... Oh ! oh ! monsieur le curé, prenez garde, l'envie est un péché mortel !.. »

Et le jeune homme sourit doucement au digne prêtre, qui répondit d'un ton de conviction attristée :

« Hélas ! je le sais et je m'en suis accusé. Mais je n'en enviais bien qu'un seul ! acheva-t-il naïvement.

— Quel est donc ce privilège ?..

— La Charité. Ah ! monsieur... monsieur ! quelle œuvre ! quel coloris ! quel dessin ! c'est une merveille !.. Je donnerais... oh ! tenez ; hardiment... »

— Monsieur le curé, je vous y prends ! vous voici aussi exalté que moi tout à l'heure.

— Je l'avoue... mais je suis plus à plaindre, mon rêve est irréalisable. Songez que cette merveille est signée par F..., un maître surmaître ainsi que disait saint Eloi. »

Le jeune homme ne répondit pas, mais un sourire indéfinissable éclaira sa belle physionomie.

Il y eut un silence, puis la peinture redevint presque l'unique sujet de l'entretien. Le curé, amateur passionné, était réellement connaisseur, ce qui eut l'air d'être fort apprécié par le jeune homme.

« Montbard !.. Montbard !.. Montbard ! » crièrent les employés du chemin de fer en rasant le train.

Le vieillard se leva et tendit la main à son compagnon de voyage.

« Adieu, lui dit-il avec une affectueuse cordialité. Me voici bientôt chez moi, et dans mon pe-

tit coin perdu, il me sera doux de me rappeler les heures charmantes que j'ai passées ici... »

— Monsieur le curé, répondit vivement son interlocuteur en pressant avec un élan respectueux la main qu'on lui tendait, je vous remercie et ne veux vous dire qu'au revoir, car je suis votre débiteur ; si vous le permettez, j'aurai l'honneur d'aller visiter bientôt votre chère église et...

— Que Dieu vous entende ! s'écria joyeusement le prêtre ; si jamais vous venez à V..., le cœur suppléera à la pauvreté de la réception, et... j'aurai des cigares !

Le train se remit en route. Livré à lui-même alors, le jeune voyageur alluma son sixième cigare et se mit à réfléchir.

Qu'étaient devenues ses deux voisines ? Pourquoi ce départ si brusque ? peut-être avaient-elles deviné la demande qu'il allait faire ?.., mais elles pouvaient refuser ; pourquoi donc se sauver dans ce cas ?

Elles avaient l'air d'être bien jolies sous leurs voilettes... Et cette main !... Ah ! cette main, je la reconnaîtrai entre mille ! C'est elle qui m'avait décidé à avouer ce besoin de fumer qui me torturait... Avec une main pareille on a toutes les qualités !

Un cri de joie arrêta ce monologue. En considérant la place quittée par les deux jeunes femmes, le jeune voyageur venait d'apercevoir un gant... Un gant tombé sur le tapis dans leur fuite précipitée.

S'en emparer aussitôt fut le premier mouvement du jeune homme ; ensuite il l'examina.

Ce gant, gris perle, agrémenté de noires broderies de soie, était une vraie merveille, et devait appartenir à la ravissante main entrevue.

Bientôt on arriva à Dijon.

Le voyageur descendit. A la gare, il passa en revue tous les visages qui, comme lui, descendaient du train ; ne trouvant pas ce qu'il cherchait sans doute, il se fit conduire à l'hôtel....

Le lendemain matin de ce même jour, vers dix heures, sur la place du Théâtre, à Dijon, dans un coquet salon bleu tout orné de fleurs, deux jeunes femmes étaient assises au coin d'un feu que ne réclamait pas le soleil éclatant de cette matinée-là.

Toutes deux assez pâles, mais charmantes, se pelotonnaient dans un fauteuil, dressant la tête au moindre bruit.

L'une est brune, l'autre est blonde, toutes deux vraiment remarquables.

A la main de la brune, une vraie main de duchesse, chatoie sous la réflexion du feu, un beau diamant monté en marquise.

Rompant le silence, la jeune brune soupira :

— « Ton mari est bien longtemps, dit-elle, il n'y a rien de nouveau ! Tant pis ! J'aurais bien voulu savoir... C'est singulier comme le jour égaye et change les idées... je ne peux plus croire à la scène de cette nuit ; et toi, Marthe ? »

— Je ne dis pas que cela me bouleverse autant, répondit la blonde Marthe avec quelque hésitation; mais je voudrais... que ce brigand... fût pris... car enfin, si nous n'avions pas fui... avait-il d'affreux yeux!!!

— Bah! il faisait si noir! reprit la brune en riant. C'est égal, il avait des gants paille et des bottes vernies...

Je n'ai rien, monsieur le voleur.

— Oui, va, chante maintenant, fit la blonde moitié riant et moitié grondant.

— Dis donc, Marthe, s'il est arrêté nous demanderons à le voir... A tout prendre, je n'en serais pas fâchée, moi. »

La pauvre Marthe leva de grands yeux effarés vers sa compagne.

— « Comment! nous le verrions, nous? s'écria-t-elle épouvantée, tu es folle, Lucie! mais je ne veux pas le voir... je mourrais de peur...

— Bah! laisse donc... en plein jour... je. »

Elle se tut. Un bruit de pas se fit entendre dans la pièce voisine.

Toutes deux tressaillèrent.

A cette heure précise, on frappait à la porte de la chambre où reposait encore notre faux Jud.

Entrez! cria-t-il à demi éveillé.

Un homme jeune, élégant, distingué, s'élança vers le lit pour embrasser le dormeur avec effusion.

— « Enfin, je te tiens! mon cher Léon, s'écria l'arrivant avec une volubilité pleine d'élan. Je n'ai pu aller t'attendre cette nuit à la gare, car j'y ai rencontré de véritables obstacles! Figure-toi que ma femme et sa sœur ont failli être assassinées dans ce train même...

— Assassinnées! cette nuit? Grand Dieu! comment cela?... parle! interrompit Léon complètement éveillé et bondissant sous ce mot terrible.

— Parbleu! mais ce doit être dans le train qui t'a amené... si j'avais su plus tôt qu'elles dussent le prendre, je les aurais mises sous ta protection. Hélas! Figure-toi qu'à Tonnerre un individu à mine patibulaire entre dans le wagon où elles étaient seules. Le visage caché sous un sombrero rabattu et par un manteau enroulé à l'espagnole, l'air en dessous, on ne voyait de lui que des yeux flamboyants!... Enfin l'aspect terrifiant d'un criminel! Le train reprit aussitôt sa course. Installé sans pudeur en face de ces dames, le bandit paraissait agité, inquiet... Il attendait le moment favorable!!! Cachant une arme sous son manteau, son regard hésitant semblait se demander par laquelle il fallait commencer... On arrive sous un tunnel. Là, ma belle sœur, — une charmante jeune fille que je te ferai connaître — s'aperçut qu'à l'arrivée de ce... gibier de potence, elle avait oublié de remettre ses gants, et qu'un diamant qu'elle porte en souvenir, ruisselait d'étincelantes lueurs...

Ce fut le signal... Sortant brusquement de dessous son manteau sa main droite armée d'un pistolet, l'homme au sombrero s'élança... et... »

Un homérique éclat de rire poussé par Léon arrêta le récit tragique de son ami, qui resta les yeux écarquillés et la bouche béante devant cet intempestif accès d'hilarité.

« Continue, continue, je t'en prie! s'écria le rieur qu'arriva-t-il?

— Je ne vois pas ce qui peut prêter à tant de gaieté dans ce récit! répliqua assez sèchement le visiteur en regardant froidement Léon.

— Tu ne vois pas... ce qui... Parbleu! je le crois... Voyons, ne te fâche pas, mon cher Geoffroy, dis-moi la fin de ton drame... sanglant... je te dirai pourquoi je ris.

— La fin, la fin, grommela sans se déridier l'ami de Léon. Le train s'arrêta à temps! ma femme et sa sœur affolées de peur, se sauvèrent et prirent un autre wagon... quand on songe à...

— C'est horrible! horrible!!! fit Léon d'une voix tragique, Léon qui, enfin, parvenant à calmer son rire, avait aussitôt pris un air de lugubre condolérance.

— As-tu trouvé l'assassin? demanda-t-il d'une voix creuse.

— Pas encore, je voulais te voir avant, te demander conseil... Cette nuit, ma femme, éperdue, m'a entraîné à la maison et nous a barricadés!...

Pendant cette réponse, Léon, levé à la hâte, posa dramatiquement son feutre sur ses yeux, drapa son manteau et vint se planter droit devant son ami.

— Il est inutile d'aller plus loin! dit-il d'une voix caverneuse, je me rends!... L'assassin... c'est moi!!! »

Instinctivement Geoffroy se recula; mais bientôt, haussant les épaules devant son propre mouvement :

« Tu es fou! fit-il impatienté; en vérité, le moment est mal choisi pour plaisanter de la sorte...

— Voilà pourtant ce qu'a produit ton chapeau, ô Rubens? gémit Léon d'un ton comico-sérieux; puis, prenant la main de son ami.

— Quand je pense que tu m'as qualifié de gibier de potence!... Per Jovem!... à mon âge!... c'est triste... Après tout, je ne l'ai pas volé! vrai... j'ai agi comme un fou! mais, aussi c'est la faute de la main... oh! cette main sera ma... circonstance atténuante! tu verras. Passons au... Pistolet!... Celui qui devait servir à la perpétration du crime! je l'ai anéanti! mais voici son pareil... je te le confie; n'en abuse pas pour me perdre! »

Et Léon, prenant un cigare sur la table, le tendit gravement à son ami stupéfait.

Puis alors, à son tour il raconta la scène de la veille.

Et pendant vingt minutes, on entendit un duo d'étourdissante gaieté dans la chambre de l'ex-Jud.

Revenons à nos deux jeunes femmes, que nous avons laissées frémissant au moindre bruit, et attendant Geoffroy, le mari de la craintive Marthe.

Celui-ci parut enfin, porteur d'un visage de circonstance.

— « Me voici, me voici. Ah! j'ai eu du mal!... Mais il est en notre pouvoir, le bandit! fit-il avec une importance sérieuse; tranquillisez-vous... »

Deux exclamations différentes l'interrompirent.
— Eh bien, c'est ainsi que vous me remerciez, moi qui viens de jouer mon existence peut-être... bien obligé!

— Vous l'avez vu, mon frère? demanda Lucie avec curiosité; comment est-il?

— Est-il attaché? risqua Marthe en tremblant.

— Il doit être brun, grand, bien ganté n'est-ce pas, mon frère?

— Lui a-t-on ôté le pistolet? a-t-il les menottes?

— J'avoue, répondit Geoffroy en retenant à grand-peine un éclat de rire, j'avoue qu'il n'était pas... strictement ganté lorsque le gueur s'est rendu. Quant au... pistolet, je l'ai là, là, dans ma poche, continua gravement le jeune homme, ce qui fit reculer Marthe avec effroi. Maintenant, comme il est... nécessaire que les accusateurs ou victimes soient confrontés avec l'accusé, je vais introduire l'assassin!!! »

Cette fois, ce fut un cri de terreur qui répondit au jeune homme.

Mais déjà il était sorti.

Les deux femmes se levèrent. Marthe, affolée de peur, chercha vainement à fuir, tandis que Lucie, calme mais fort pâle, s'appuyait debout contre la cheminée.

Geoffroy rentrait, tenant par la main son ami Léon en élégante tenue de ville.

« Voilà le bandit! » annonça Geoffroy avec emphase.

Marthe tomba sur un fauteuil. Lucie, jetant un rapide coup d'œil sur le jeune homme, rougit et baissa la tête.

— Accusé, reconnaissez-vous les plaignantes? reprit gaiement le mari de la blonde peureuse; voici, madame Marthe Geoffroy, ma femme, et mademoiselle Lucie de Pléan, ma belle-sœur.

Avec une courtoisie pleine de grâce, Léon, s'approchant alors de Marthe, demanda à faire une confession de coupable repentant, confession qui fut écoutée en souriant, mais non sans quelque confusion de la part des deux jeunes femmes.

Du gant trouvé il ne fut nullement question, bien que pendant sa confession Léon eût fixé cent fois son regard sur les mains de Lucie, sans peut-être, plus que la veille, avoir aperçu le diamant.

Après cela Geoffroy présenta régulièrement son ami et ancien camarade. C'était tout simplement F..., le maître surmaitre en peinture, dont le vieux curé de V.... avait prononcé le nom célèbre à propos du tableau tant admiré par lui à l'église Saint-X..., à Dijon.

Deux mois plus tard, le digne curé de V.... recevait une lettre timbrée de Dijon, et bientôt, après, une immense caisse.

La lettre était ainsi conçue :

« Monsieur le curé,

« Selon la promesse que vous me fîtes un certain soir en chemin de fer, j'espère que vous n'avez pas tout à fait oublié le voyageur qui, pour vous, jusqu'ici, ne peut prendre que ce nom : *l'homme aux cigares*! Vous souriez; me voici reconnu, merci! »

Arrivé à ce passage, en effet, la bonne figure du curé s'illumina d'un rayon de joyeux souvenir.

« Une fois, vous avez reçu ma confession et vous avez pardonné; aujourd'hui, je viens vous adresser une prière. Je vais me marier!... Oui, monsieur le curé, une jeune fille, un ange pardonne et sourit comme vous l'avez daigné faire à mon malheureux vice! Bref, je vais être le plus fortuné des mortels; et je viens vous dire : vous qui êtes mêlé à ce bonheur, vous qui avez calmé ma peine, vous enfin qui m'avez fait le confident de vos rêves! daignez, monsieur le curé, m'unir à celle que j'aime, et promettez-moi d'accepter (si vous voulez comme ex-voto) le memento qui suit cette lettre et qui est destiné à consacrer le... *souvenir* d'une soirée charmante qui vit naître à la fois mon amitié pour vous et l'aurore du bonheur qui m'attend.

« A bientôt, n'est-ce pas? cher monsieur le curé.

« Maintenant, ouvrez la caisse, et si, pardonnant à la bizarrerie de l'idée en faveur de l'intention, vous souriez à... *mon souvenir*... accordez à deux cœurs amis et reconnaissants la faveur d'être unis par vous.

« Votre ami respectueux et dévoué.

« F.... »

« N. B. N'oubliez pas que je fume toujours. »

N'en pouvant croire ses yeux, le curé lut et relut le nom, puis assujettissant ses lunettes, il se mit à l'épeler en tremblant.

Cette fois, le doute n'était plus permis : ce nom, ce nom béni était bien celui du fameux peintre de sujets religieux.

« Ah! s'écria le curé rayonnant de joie et d'orgueil, lui, lui, un grand prix de Rome!... décoré de dix ordres!... Et il me permet de le nommer mon ami!!! »

A cet instant la caisse arrivait.

Cette caisse, à claires-voies, haute de huit pieds sur douze et fort plate, trahissait notoirement son contenu.

C'était... ce ne pouvait être qu'un tableau!

A cette idée, le vieillard se prit à frissonner, et un éblouissement lui fit fermer les yeux.

Un tableau !.. son rêve.. son unique rêve de dix ans !

« Mon Dieu ! mon Dieu ! fit-il d'une voix étranglée par l'émotion, si je me trompais pourtant ! »

Il fut obligé de s'appuyer un moment contre le mur ; mais se relevant bientôt, il se mit à la recherche d'un ciseau et d'un marteau.

Bientôt, une planche céda... l'autre suivit... puis en entier le couvercle fut soulevé....

Un cri retentit : le curé, comme s'il était frappé au cœur, recula de quelques pas, puis, joignant les mains, tomba à genoux devant son rêve réalisé.

Ce tableau était celui de l'église de Dijon ! l'œuvre du maître surmaltre.

Debout, sur le globe terrestre, la Charité radieuse et grande, au milieu d'un rose cortège de chérubins, laissait tomber de ses mains diaphanes des trésors et des fleurs que faisait oublier son divin sourire.

Le vieillard pleurait !

Autour de la symbolique image, conception sublime, une auréole brillante irradiait, vivifiant le tableau de sa céleste lueur.

Au bas du cadre, dans l'ombre, se trouvait près du nom du peintre et parmi les premiers dons jetés... Un cigare !

Le pauvre curé sans voix, en extase, toujours agenouillé et le visage plein de larmes, avançait avec effort pour toucher de ses lèvres émues le nom du peintre.

Alors seulement il aperçut le cigare !...

Ah ! voilà le *souvenir* ! s'écria-t-il dans un élan naïf d'enthousiaste et fervente admiration ; — qu'il soit béni, car il a fait trois heureux !

Huit jours plus tard, dans l'humble paroisse de V...., au pied du tableau signé F...., le bon curé, au comble de la joie, tout ému de reconnaissance et de sincère affection, imposait ses mains tremblantes sur la tête de deux heureux.

L. MAX.

FABIENNE ET SON PÈRE

(SUITE).

X

EN PRÉSENCE.

Si Fabienne s'était plainte parfois du vide et de la solitude où se trouvait la maison paternelle, depuis que, seule, l'ombre de sa mère y planait, une autre plainte, plus vive, plus amère, s'élevait maintenant dans son âme. La vie était revenue, la vie bruyante, tapageuse, qui faisait répéter des cris et des rires folâtres aux paisibles échos de la vieille maison ; la vie désordonnée qui renversait les heures et les habitudes, la vie de fantaisie et de caprice qui bouleversait l'ordre et la gravité des mœurs anciennes dont ces murs semblaient avoir gardé le parfum. Toute cette vie, toute cette gaieté, toute cette tristesse étaient entrées en même temps que Marthe, quand, de retour d'un voyage de noces aux

Pyrénées, elle avait franchi d'un pied léger le seuil de cette demeure ; elle était entrée avec des rires d'enfant, elle avait tour à tour admiré, critiqué et enfin ruiné les dispositions harmonieuses qu'une autre main avait établies et que Fabienne avait si tendrement respectées.

L'humeur prépondérante de Marthe éclata dès les premiers jours, déguisée sous ce masque d'aimable enfantillage, d'inconsciente étourderie sous lequel elle savait cacher des vues profondes. La joie, l'entrain d'une jeune maîtresse de maison excusèrent ses premiers caprices. C'était avec un sourire si naïf et si charmant qu'elle demandait à son mari le droit de tout déranger à sa guise ; et laissant à Fabienne les soins ennuyeux, les comptes, les menus à discuter, les travaux journaliers à diriger, elle se jeta dans l'arrangement tout artistique de la vieille maison : ce tableau d'intérieur, que formaient les chambres, le salon, la bibliothèque, tableau cher et familier aux yeux de Fabienne, fut, en peu de jours, complètement

effacé; le salon fut le premier métamorphosé: deux beaux cornets du Japon sur leurs supports en bois de tek, gagnèrent la chambre à coucher de Marthe, une glace de Venise, aux biseaux gravés, alla leur tenir compagnie; l'étagère d'ébène, sur laquelle madame Dallines (la première!) rangeait de jolis ivoires et des porcelaines de Saxe, fut installée dans le petit salon que Marthe s'arrogeait et s'arrangeait.

Fabienne voulut résister:

« C'est si délicat! si mignon! ma chère; au milieu de vos gros meubles, on dirait un pygmée parmi des géants! Laissez-moi faire! vous verrez comme tout sera harmonieux et plein de style dans mon petit parloir! »

Par amour pour le style, une pendule Louis XVI, qui avait appartenu à madame Dallines, alors qu'elle n'était pas encore mariée, passa dans ce parloir, qui bientôt allait ressembler à la mosquée de Sainte-Sophie, où les fidèles croyants mettent en dépôt leurs trésors. Fabienne en fut navrée; cette main étrangère qui s'emparait avec tant d'audace et d'insouciance des reliques de sa mère, lui froissait le cœur. Une autre tristesse l'attendait: le portrait de sa mère, cette muette image, si mélancolique et si douce, gênait autant la nouvelle épouse qu'elle consolait l'enfant orpheline. Et comment Marthe aurait-elle pu consentir à se gêner, et pour qui? Elle passa quelques semaines sans en parler, mais enfin, un jour, à table, elle parut triste, absorbée.

Et les morceaux restaient entiers dans son assiette.

« Qu'avez-vous donc, chérie? lui dit M. Dallines avec inquiétude. Vous ne mangez pas; cependant Victoire s'est surpassée. Vous souffrez? vous avez une pointe de migraine? »

— Ce n'est rien! dit-elle.

— Mais encore? parlez donc, Marthe, je n'aime pas à vous voir ainsi.

— Ce n'est qu'un enfantillage, cela se passera à la longue... »

Elle baissa les yeux, et une larme, perle liquide, roula sur sa joue rose.

« Mais enfin! s'écria le mari sérieusement, alarmé; vous avez de la peine? que se passe-t-il? Fabienne, le sais-tu? »

— Non, mon père; il n'est rien arrivé de fâcheux, que je sache.

— Alors, Marthe, expliquez-vous! je vous en supplie. »

Elle leva ses jolis yeux un peu mouillés, désigna d'un geste charmant le portrait suspendu en face d'elle, et qui la regardait, semblait-il, de ses yeux doux et graves:

« Il me fait peur! dit-elle. Je déteste les images, les portraits qui vous suivent comme le fait celui-ci: cela m'opprime, j'ai le cœur gros, je ne puis ni manger, ni parler.... C'est une impression nerveuse, un enfantillage... je m'y habituerai.

— Pas du tout! s'écria M. Dallines, je ne souf-

frirai pas que ma chère petite femme ait une impression aussi désagréable renouvelée tous les jours! »

Il se leva plus lestement qu'on n'eût pu le croire, monta sur une chaise, et, sa grande taille aidant, il décrocha le portrait et le mit le visage contre le mur. Fabienne s'était levée aussi; émue, pâle, et de vraies larmes dans les yeux, elle dit:

« Vous me le donnez, mon père? »

— Mon Dieu! oui! fais-en ce que tu veux. »

Elle prit le portrait et le porta immédiatement chez elle, dans sa chambre; ses sanglots trahissaient son émotion: Marthe, toute rassérénée, dit en levant les épaules:

« Voilà une scène de sensiblerie que Fabienne aurait bien dû nous épargner! les dévots se font des reliques et des fétiches de tout. »

Fabienne revint promptement; le dîner continua, et Marthe, délivrée de ces yeux qui l'obsédaient, fut aussi gaie, aussi libre d'esprit qu'elle avait paru, un quart d'heure auparavant, soucieuse et absorbée.

Le portrait, la pâle effigie de l'épouse morte, avait disparu; mais sa vivante image, Fabienne, demeurait avec ses yeux observateurs qui gênaient autant et plus que les yeux à la Van Dyck du pastel; et certes, Marthe ne manquait pas d'envie de les voir disparaître de son horizon. Ce n'était pas là chose facile: l'opinion du monde se serait révoltée contre tout acte brutal, et par conséquent maladroit; M. Dallines aurait pu lui-même prendre parti pour une fille dont il n'avait eu qu'à se louer; il fallait donc aviser, ménager et fatiguer Fabienne, sans que nul aperçût le joug qui la faisait plier. Elle gouvernait la maison, et elle s'appliquait à ces arrangements domestiques plus qu'en d'autres temps elle ne l'eût fait; et pourtant, pour prix de ses efforts, de ses calculs, elle trouvait rarement une approbation pleine et entière: c'était un menu qui n'avait pas réussi, le docteur Martien, grand connaisseur, l'avait critiqué, et madame Didier assurait que, dans la saison où l'on se trouvait, on aurait pu et dû faire autrement; c'était des notes de fournisseurs (Fabienne redoutait à l'égal d'un petit jugement, cette reddition de comptes qui se faisait tous les samedis); c'étaient donc des notes qui faisaient pousser de gros soupirs au sensible cœur de Marthe: elle gémissait sur le prix exorbitant des poulets et sur la hausse du beurre, et c'étaient des:

« Je ne m'y connais pas, mais, Fabienne, que la vie est donc chère! ne peut-on pas faire autrement! c'est vraiment à ne plus oser se mettre à table! »

Fabienne répondait avec patience, démontrait les raisons du prix élevé des denrées, elle faisait un petit cours d'économie politique et domestique à l'usage de Marthe, qui n'écoutait guère et finissait invariablement par dire:

« Il me semble que le ménage de mon oncle ne coûtait pas si cher.

— Prenez les rênes! lui répondait Fabienne.

— Oh! chère! que voulez-vous que j'en fasse? Vous voyez comme je suis ignorante, puisque tout m'étonne, et que je me crois encore dans ce délicieux Midi, où l'on vivait pour rien. »

Fabienne patientait, mais à côté d'elle une personne, dont la longanimité n'était pas la vertu dominante, finit par se lasser: Victoire s'en alla. Encore une image du passé qui s'éclipsait, avec cette grande créature, brusque et fidèle comme un bon chien, qui chérissait la maison de ses maîtres et qui avait conservé à sa première maîtresse un si respectueux souvenir!

« Je vous plains mademoiselle Fabienne, dit-elle au moment des adieux; la nouvelle dame est mignonne, mais c'est égal, je n'ai pas confiance en elle. Elle ne vous aime pas... Pourtant qui aime l'arbre, aime les branches. »

Victoire partit, de nouveaux visages se succédèrent à la cuisine, de nouveaux caractères exercèrent la patience de Fabienne, tandis qu'à côté de ces contrariétés légères s'ouvrait une nouvelle source de chagrins.

Raymond était revenu en vacances, ces longues vacances d'août en octobre, qui sont l'ennui des mères, le repos des professeurs et la joie des écoliers.

Il montra d'abord à sa belle-mère, un visage contraint et maussade, l'appelant tour à tour d'une manière irrévérencieuse, *madame*, *ma belle-mère*, ou bien *Marthe*; habitude familière qu'il avait contractée avec elle aux jours d'autrefois. Elle ne s'apercevait de rien; Raymond ne pouvait ni mal faire ni mal dire; il sortait sans autorisation, Marthe le trouvait bon; il ramenait des camarades qui remplissaient la maison de tapage et qui fumaient leurs cigarettes ailleurs qu'au fumoir: Marthe excusait cette jeunesse charmante; il ne faisait pas son devoir de vacances et dormait la grasse matinée, quoi de plus naturel? dans leurs réunions de famille, toutes ses plaisanteries étaient marquées par le rire complaisant de sa nouvelle mère; elle fléchissait en sa faveur M. Dallines, qui avait toujours conservé la sévérité du professeur à l'égard de son fils, et peu à peu, l'humeur de Raymond inclina d'une manière favorable à celle qui le servait et le choyait en toute rencontre. Il devint le camarade de Marthe, il faisait ses commissions; elle se promenait avec lui, elle l'attirait, le retenait, et Fabienne ne tarda pas à s'apercevoir que sa présence et ses doux conseils devenaient un ennui pour le pauvre Raymond, et qu'il préférerait la voix de sirène qui le cajolait à la voix aimante et sincère qui le conseillait.

Un dimanche, il avait manqué la messe, et Fabienne le traita durant toute la journée d'un air plus sérieux que de coutume. Il la suivit dans sa chambre à l'heure du coucher, s'assit près de sa petite table, déranger les objets qui s'y trouvaient, et prenant enfin la parole, il dit:

« Tu me boudes?

— Pourquoi pas? puisque toi, tu me fais du chagrin.

— Parce que je ne suis pas allé à l'église ce matin? Je ne suis plus un enfant, non plus!

— Tu te montres fort raisonnable en effet: tu cours comme un enfant, tu te dissipes comme un enfant, tu es paresseux comme un enfant; mais, mon cher petit Raymond, je te pardonnerais tout si tu voulais être un bon enfant, docile et simple, comme autrefois.

— Et aller à la grand'messe, vêpres et complies, n'est-il pas vrai? J'irai, vois-tu, quand mon père ira.

— Raymond!

— C'est comme cela. Marthe me l'a bien dit: Pourquoi donc feriez-vous autrement que votre père, un homme si distingué?

— Ah! c'est l'influence de Marthe! j'aurais dû m'en douter. Raymond si tu savais combien tu me fais de peine!

Il parut un peu embarrassé, mais l'audace de son âge et de son caractère le soutint:

« Eh! mon Dieu! dit-il, je regrette maman, sans doute; j'aurais préféré peut-être que papa ne se remariât point, mais la chose est faite, il faut en tirer le meilleur parti possible; c'est ce que je fais. Marthe est fort aimable, fort gentille, et j'aime mieux bien vivre avec elle que de m'enfermer comme toi dans les airs lugubres et dans un deuil sempiternel.

— Pauvre enfant! comme tu parles! Quel oubli! et que tu serais ingrat si tu n'étais étourdi! dit Fabienne avec tristesse.

— On ne peut pas toujours pleurer: maman elle-même ne voulait-elle pas que nous fussions heureux?

— Pas de cette façon-là.

— Je n'en connais qu'une: celle qui m'amuse; cela m'ennuie d'entendre la messe et le sermon; j'aime bien mieux aller tirer au pistolet, c'est ce que j'ai fait, en me disant que s'il était nécessaire d'assister à la messe, papa n'y manquerait pas.

Fabienne essaya de réfuter ce terrible argument: *Papa n'y va pas*, mais le respect filial, la convenance étranglaient ses meilleures raisons; et n'osant pas dire ouvertement ce qu'elle pensait, elle eut recours à la prière; Raymond demeura froid, et lui dit enfin avec un assez mauvais sourire:

« Mais ne t'épuise donc pas ainsi; si je te disais que je ne crois pas à la messe? et à quoi bon y assister alors? c'est un acte de bêtise ou d'hypocrisie. Tiens, je vais te laisser dormir. Bonsoir. »

Il alluma au bougeoir la cigarette qu'il roulait dans ses doigts, détacha doucement le bras que Fabienne passait autour de son cou et s'en alla en fredonnant un air de vaudeville.

Jusqu'alors Raymond n'avait paru ni très-pieux, ni très-instruit des vérités morales; pourtant sa sœur ne le croyait pas si détaché de la foi reçue au berceau, ni si audacieux contre les traditions et les affections de la famille; si elle

l'avait vu lisant à longs traits les journaux que recevait son père, puisant sans contrôle dans la bibliothèque de M. Dallines, véritable arsenal d'impiété, elle se fût expliqué ce changement. C'était le journal et le livre qui lui avaient appris à mépriser l'Eglise et ses commandements; c'est à cette source empoisonnée, dont Marthe lui avait ouvert l'accès, qu'il puisait la méfiance de Dieu et la haine du prêtre, — et Fabienne s'étonnait que l'enfant léger fût devenu un enfant impie.

Le jour de son départ, à la fin des vacances, il laissa voir ostensiblement, sous son bras, un élégant volume de Musset, sur lequel était écrit : *Souvenir de Marthe à son cher Raymond*, et il emportait ainsi, le front triomphant, ce livre périlleux, qui mieux que le fer, a frappé au cœur les jeunes générations. Fabienne ignorait Musset; ses chastes yeux n'avaient parcouru ni *Rolla*, ni *Lorenzaccio*, ni la poésie superbe et brûlante des *Nuits*; elle ignorait le dangereux charmeur de la jeunesse, qui, lui-même, aboutit à une fin si lugubre; pourtant, elle pressentit qu'un livre venu de Marthe ne devait pas être un livre inoffensif et elle interrogea son père :

« Qu'est-ce donc qu'Alfred de Musset? dit-elle.

— Musset? C'est le caprice fait homme, et, en même temps, la poésie incarnée; mais ses livres ne sont pas écrits pour les jeunes filles.

— Ni pour les adolescents, mon père? Voilà Raymond qui en emporte un.

— Le grand mal! un homme doit tout connaître, car il doit tout affronter. Quand Raymond lirait et relirait Musset, je n'en serais pas plus fâché que s'il lisait Horace. Ne t'inquiète donc pas à tout propos, et ne crois pas que, dans le monde moderne, on puisse trouver des petits saints, des Louis de Gonzague, tout confits en innocence et en pénitence. Ce temps est passé, le monde est en marche vers d'autres horizons. »

Il parla longtemps, il improvisa pour sa fille un *premier-C****; elle écouta, secoua la tête et dit enfin, en pressant la main de son père.

« — Je ne saurais être de votre avis, mon père; un adolescent sérieux et pieux sera toujours un idéal charmant, et je voudrais que Raymond, mon pauvre Raymond, atteignît cet idéal.

— Allons donc! faisons-en un homme pratique, cela vaudra mille fois mieux, un homme utile, un gagnereur d'argent, voilà mon idéal à moi.

L'inspiration de Marthe agissait; elle était, et ne pouvait s'en cacher, avide de lucre, et quoique la situation de M. Dallines fût au-dessus de ce qu'elle avait pu espérer, elle chercha de son mieux à l'agrandir. Le journal *l'Eclair*, attira son attention comme un docile instrument de fortune; elle pensa qu'il pouvait rayonner au-delà de la petite ville, de l'arrondissement, devenir l'organe du parti anti-religieux dans un département où la foi avait perdu de son empire, et à force d'hostilités et de scandales, faire une excellente

affaire de cette publication qui, jusqu'alors, n'avait servi que quelques intérêts privés et quelques antipathies de terroir. M. Dallines comprit ces visées de sa femme et n'y fut pas insensible; il sortit de son petit domaine; il agrandit sa sphère d'action; il se mit en rapports avec les journaliers parisiens; le matérialisme s'étala à son aise, dans les premières colonnes du journal, tous les faits hostiles à l'Eglise et à la société tout entière occupèrent le centre de la place; les affaires financières les plus hasardeuses furent, à prix d'or, vantées dans les annonces, les feuilletons les plus dangereux occupèrent le rez-de-chaussée; le journal eut, au bout de six mois, tant de succès, son tirage s'éleva si haut, qu'il dut agrandir son format, et que Marthe put, sans crainte, élargir le cercle de ses dépenses. Elle triomphait, elle tenait maison ouverte; les voltairiens (on ne les nommait pas encore libre-penseurs, en ce temps-là), la fine fleur des impies, des ennemis de la religion, des partisans du droit de l'homme, des adversaires du droit de Dieu, dînaient chez elle toutes les semaines; on y amenait les auteurs célèbres dans le parti qui venaient à traverser la ville, les avocats qui venaient plaider aux assises, tous ceux enfin qui, à des titres divers, faisaient nombre dans cette opposition éternelle qui ne veut ni Dieu, ni morale, ni lois. Les réceptions de Marthe devinrent célèbres dans le département; elle trônait et rayonnait, tandis que Fabienne s'enfonçait plus avant dans l'ombre de la mélancolie et le culte religieux du passé.

Elle se dispensait d'assister à ces réunions où tout blessait son âme et ses croyances, mais les échos lui en revenaient; on répétait à la table de famille les beaux propos de philosophie sociale débités la veille par les grands esprits du département; on lui montrait ces outils de sape avec lesquels on voulait renverser et ruiner la foi de nos pères; on se vantait devant elle des progrès que la liberté de penser faisait chez le pauvre peuple. Elle entendait lire, d'ailleurs, des fragments du journal; et peu à peu, de jour en jour, une plus profonde amertume pénétrait dans son âme.

Fabienne avait une âme aimante, délicate, à qui auraient suffi les pures affections de la famille, appuyées sur les sublimes espérances de la religion; le goût du mariage ne l'avait jamais occupée, et cette ardeur de dévouement qui brûlait en elle, c'était au foyer paternel qu'elle aurait voulu l'enclore et l'employer. Sa mère mourut, son père se remaria; Raymond, dont l'âme lui était si chère, échappait à sa tendre sollicitude; la situation que son père avait prise dans la presse, cette prédication journalière d'impiété et de licence qui apparaissait, signée de leur nom, toutes ces causes réunies jetèrent dans le cœur de Fabienne un trouble inexprimable. Ceux qu'elle aimait se dérobaient aux effluves de sa tendresse, que pouvait-elle pour eux désormais? Son père, que sa mère mourante lui avait re-

commandé, devenait l'apôtre du mal pour d'autres esprits, comment réparer pour lui? Que faire pour arracher aux dangers de la jeunesse et de la société moderne, ce frère, ce pauvre enfant auquel on avait ravi l'égide de la foi? que faire pour tous, pour Marthe elle-même, d'où lui venaient tant de chagrins?... le mot d'Hamlet à Ophélie flottait dans sa pensée : *Va au cloître!* disait à l'oreille de son cœur une voix généreuse qui parlait d'expiation et de sacrifices; *va au cloître!* prie pour ceux qui ne prient pas; abîme-toi devant Dieu pour ceux qui l'outragent et le nient; expie et répare pour ceux qui répandent la contagion du mal; sois victime pour ceux qui ne veulent de la terre que les jouissances; offre-toi, offre-toi, et sauve pour les jours éternels ceux que tu chéris et même celle qui te hait.

Pendant plusieurs mois, cette pensée poursuivit Fabienne; elle y trouvait une secrète douceur; le cloître et les rigueurs ne l'effrayaient pas; quel lieu plus désolé pour elle que la maison paternelle? quelles plus dures contradictions que ces entretiens, ces railleries sur tout ce qu'elle vénérât? quelle plus pesante autorité que celle de Marthe, qui tenait un sceptre de fleurs tout hérissé d'épines? Comment supporter longtemps ce joug domestique, ces oppositions sourdes et pourtant incessantes? Le cloître, dans ses heures tristes, était un refuge ouvert; elle s'y élançait par la pensée; elle se voyait calme, recueillie, vouée à de pieux labeurs, sa vie fuyant d'une course insensible, tout occupée de l'union divine, tout occupée d'enseigner Jésus-Christ aux pauvres et aux petits : cette perspective la consolait dans ses chagrins actuels; elle s'y préparait en silence, et deux circonstances mirent le sceau à sa résolution.

Après deux ans de mariage, Marthe donna un fils à son mari : c'était un lien de plus entre les deux époux; Fabienne devenait de plus en plus inutile à son père, et Raymond se chargea de lui démontrer à quel point il pouvait se passer d'elle; il lui écrivit vers la Pâque de cette année :

« Ma chère Fabienne,

« J'ai reçu ta lettre, et je te remercie bien pour le chocolat, les oranges et la cravate que tu y avais joints. J'ai trouvé aussi dans le colis une *Imitation* qui a appartenu à maman; je l'ai reconnue, et elle m'a fait penser au temps passé; mais je ne la garderai pas, je te la rapporterai à mon prochain voyage, parce que je ne veux pas que tu croies que je lis ce bouquin du moyen âge, qu'on admire ordinairement, mais qui me paraît bien fait pour

abaisser l'esprit humain. De quoi est-il question dans ce livre écrit par un moine (on ne sait pas lequel) tout abruti par sa discipline monacale? l'obéissance, la soumission, toujours cela, toujours ce qui assujettit l'esprit et la liberté de l'homme. Je te l'avoue, ces maximes me répugnent; je veux être homme, libre et ne pas subir le joug de ceux qui n'ont d'autre titre que d'avoir vécu avant moi.

« Je ne veux pas te faire de peine, ma chère sœur; mais enfin, j'ai seize ans, j'ai choisi la voie où je veux marcher : c'est la voie de mes maîtres, de mes professeurs, celle de mon père, celle de tous les adeptes de la liberté de penser. Tu comprends que je ne fais plus mes pâques; personne, d'ailleurs, ne les fait ici, et j'espère que cette rupture avec les vieux dogmes, avec les religions éteintes, ne m'empêchera pas de faire mon chemin.

« Je te prie d'embrasser pour moi mon père et le petit frère André; dis mille choses aimables à notre belle-mère (es-tu bien juste pour elle?) Et crois à la sincère affection de

» Ton frère,
» RAYMOND DALLINES. »
collège de B... »

— Tout est fini! se dit Fabienne en achevant cette lettre qu'elle avait mouillée de ses larmes. Que faut-il donc, ô mon Dieu, pour vous fléchir en leur faveur? le cloître? la vie religieuse? Ah! Seigneur, prenez-moi, me voici!

Elle alla machinalement auprès de la fenêtre qui ouvrait sur le jardin; un beau soleil de printemps dorait la tendre verdure des tilleuls et des sorbiers; un oiseau chantait dans la charmille, et sous un berceau de glycines Marthe était assise, son petit André sur ses genoux; M. Dallines était auprès d'elle, fier, rajeuni, heureux; il regardait la jeune mère et le petit enfant, et tout à coup sur un mot que lui dit sa femme, il se pencha vers elle et entoura le joli groupe de ses bras. Certes, en ce moment, il ne se souvenait pas qu'il eût d'autres enfants, un fils au loin, une fille près de lui....

Fabienne les regarda avec un sentiment inexprimable : elle se sentait si absolument isolée du monde, si oubliée de ceux qu'elle avait aimés! elle leva les yeux vers le ciel calme et bleu :

— Je ne suis nécessaire à personne, dit-elle : mon Dieu, acceptez-moi!

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

L'ÉTOILE FILANTE

Dans un village dont je ne veux pas me rappeler le nom.

CERVANTES. (*Don Quichotte.*)

I

C'ÉTAIT après la chasse, nous dînions sur la pelouse, à l'abri des halliers qui nous préservaient du vent de bise. La réunion était nombreuse et animée; outre les disciples de saint Hubert, il y avait là cinq ou six jeunes femmes qui avaient suivi la chasse. Il était tard, le soleil se couchait dans un ciel sans nuages, ses derniers rayons tombaient comme des flèches d'or sur le velours des prés, et faisaient flamboyer les fenêtres d'un château placé à gauche du chemin.

Malgré la sérénité du temps et le charme du paysage, cette scène n'avait point le caractère riant qui eût convenu à de joyeux chasseurs; la campagne était trop tranquille, le silence trop profond, la forêt trop sombre. Le château surtout avait un air mélancolique et abandonné. Dans cette vaste demeure, tout était clos, muet, endormi; l'herbe et la ronce encombraient l'avenue; l'orangerie était fermée, la volière ouverte, l'étang rempli de lentilles d'eau, et la yole enfoncée dans la vase.

« Que cette grande vieille habitation est donc maussade! s'écria une jeune femme. Comment peut-on vivre là-dedans? Je ne voudrais pas y être même en peinture, il suffit de jeter les yeux de ce côté pour éprouver une sensation de froid.

— Cela plaît à dire à madame, répliqua l'aubergiste du village, qui était venu nous servir à dîner sur le penchant de la colline. Le château d'Amagny est pourtant une belle résidence. Aujourd'hui, l'aspect n'en est point agréable, parce que les maîtres sont en voyage; mais l'année dernière, personne n'eût pu dire que la maison était triste. Ce n'étaient que fêtes et parties de plaisir. Dans l'avenue, si abandonnée maintenant, on voyait aller et venir de beaux équipages, des dames élégantes; et presque chaque soir il y avait bal, concert, voire même comédie; tout cela en l'honneur de deux jeunes demoiselles rieuses et mondaines.

— Mesdemoiselles d'Amagny sans doute?

— Non, madame, il n'y a plus de demoiselles

d'Amagny; les filles de M. le baron sont mariées; leur établissement est à l'autre bout de la France; elles viennent rarement en ce pays, et leurs parents ne les voient que durant la mauvaise saison, qu'ils passent tous ensemble à Paris. Les jeunes personnes, qui avaient mis le château sens dessus dessous, l'an dernier, étaient les nièces de madame la baronne, deux cousines germaines qui avaient à peu près le même âge, et ne se ressemblaient guère pourtant. L'une était pieuse, charitable, très-douce, très-bonne; mais elle n'avait pas reçu de grands avantages de la nature. L'autre, au contraire, c'était une merveille; elle possédait tout, esprit, talents, instruction, beauté. Ah! de longtemps nous ne verrons une jeune demoiselle aussi accomplie.

— Mais, lui fis-je observer, vous la reverrez, sans doute. Puisqu'elle est la nièce de madame d'Amagny, elle n'a pu dire au vieux château un éternel adieu. »

L'aubergiste secoua la tête.

« On prétend qu'elle ne reviendra pas, murmura-t-il.

— Vraiment? Pourquoi donc?

— Je ne sais pas, monsieur; il y a là-dessus une foule de on-dit; le beau monde, qui encensait cette jeune fille, ne la ménage guère à présent.

— Mais encore que lui reproche-t-on?

— Ceci et cela, toutes sortes de choses; elle avait de trop brillantes qualités pour ne point exciter l'envie, et quand la jalousie est éveillée, qui peut dire où s'arrêtera la médisance? On prétend que cette demoiselle avait plus d'éclat que de solidité, qu'elle a jeté tout son feu, qu'elle n'a fait que paraître et disparaître. Bref, on l'a surnommée l'Étoile filante. Voilà tout ce que j'ai entendu raconter; vous pensez bien que je ne fréquente pas la grande compagnie, et que j'ignore ce que les gens riches disent entre eux. — Mais monsieur, que voici, vous renseignerez mieux que moi, ajouta l'aubergiste en désignant un vieux chasseur, homme aimable et conteur intrépide, dont la propriété était contiguë au domaine d'Amagny. »

Le vieux et encore alerte Nemrod, prit un air discret et réservé.

« Il est vrai, dit-il, qu'étant le plus proche voisin de M. d'Amagny, j'ai eu souvent l'honneur de présenter mes respects à ses nièces. Celle qu'on

a surnommée l'Étoile filante était effectivement une beauté. Elle avait une taille aisée et svelte, un port très-noble, une petite mine hautaine qui lui seyait à ravir; des traits d'une délicatesse exquise, et le visage le mieux peint qu'on eût su voir. Ses yeux étaient noirs et ses paupières blondes; ses cheveux épais, ondulés, magnifiques, étaient aussi du plus beau blond cendré. On dit qu'il faut se défier de ces blondes aux yeux noirs : celle-ci était pourtant une bien bonne petite fille. Encore qu'elle eût beaucoup d'esprit, elle n'était ni railleuse ni médisante; jamais je ne l'ai vue se moquer des gens, et cependant, je gagerais un chevreuil contre un levraut, qu'elle était habile à saisir les ridicules. Elle avait reçu une brillante éducation; pour ne parler que des arts d'agrément, elle peignait avec goût, jouait fort joliment du piano, chantait en perfection et dansait comme Terpsichore, — pardon, mesdames, je suis un vieux classique. — Elle excellait aussi à conduire un cheval; mais, où elle se distinguait surtout, c'était à la chasse; nous étions fiers et charmés de voir une jeune demoiselle d'un aussi grand mérite partager notre divertissement favori.

— Mais, lui dis-je, tout cela ne nous explique pas pourquoi cette belle personne ne reviendra plus à Amagny, et pourquoi on lui a donné le surnom d'Étoile filante. »

Il sourit avec finesse et répliqua avec bonhomie :

« C'est probablement parce qu'elle ne reviendra pas qu'on l'a surnommée l'Étoile filante; vous savez que ces météores... »

Là-dessus notre homme se perdit dans une longue digression sur l'astronomie. Ce fut en vain que nous essayâmes de le ramener à son sujet, il avait résolu d'être discret, et il éluda fort habilement nos questions. Mais le lendemain, comme je me promenais solitairement au bord de la rivière, il vint me rejoindre, et il me dit avec ce sourire qui m'avait impatienté la veille :

« Vous m'avez adressé hier une foule d'interrogations auxquelles la discrétion ne me permettait pas de répondre; mais à présent que nous sommes seuls, je vous conterai volontiers l'histoire de l'Étoile filante... à une condition pourtant : si vous vous avisez jamais de mettre ces choses par écrit, vous dépaysez les personnages et vous changez les noms. »

Je le lui promis, et voilà pourquoi, aujourd'hui que je vais vous répéter, d'un bout à l'autre, ce que m'a dit le vieux chasseur, il faut que j'emprunte à l'histoire du bon chevalier de la Manche le début de ma narration :

« Dans un village dont je ne veux pas me rappeler le nom... »

II

Le village dont il s'agit mériterait plutôt le nom de ville. Il y a là des fonctionnaires, des magistrats

et un certain nombre de négociants. Il y a aussi une promenade, une place publique, et une vaste maison où siège l'autorité municipale. On voit qu'il serait injuste de prétendre que ce n'est qu'un village. Au bout de la promenade, du côté du nord, s'étend le vieux quartier, comme on l'appelle. C'est un assemblage confus de maisons noires, de rues étroites et de jardins sans soleil. Les petits employés affectionnent ce lieu, sous prétexte qu'il est paisible, mais en réalité parce qu'on s'y loge à peu de frais.

L'année dernière, par une chaude journée de juillet, un jeune homme et une jeune fille dont la tournure ne manquait pas de distinction vinrent sonner à la porte d'une des plus vieilles maisons du vieux quartier. Ces jeunes gens, qui se ressemblaient beaucoup, avaient l'un et l'autre un air avenant et d'aimables visages, bien épanouis.

Une petite bonne, qui dissolvait du savon dans un cuvier, courut ouvrir tandis qu'une femme jeune encore, à la mine et au costume sévère, retirait du feu une ou deux casseroles, et rajustait ses manchettes pour recevoir une visite qu'elle trouvait fort intempestive.

« Bonjour, Stéphanie; bonjour chère sœur, » lui dirent le jeune homme et la jeune fille en entrant sans façon dans la cuisine.

Un demi-sourire se montra sur la figure sérieuse de madame Stéphanie, comme un rayon de soleil entre deux nuages, et, par un geste qui lui était familier, elle fit rentrer ses manchettes empestées sous l'étoffe protectrice de sa robe.

« Quoi ! dit-elle, Juliette et Maxime ! Je ne vous attendais pas ce soir, et voici une bonne surprise. Mais, mes pauvres enfants, je ne sais pas comment il se fait que vous arrivez toujours lorsque je suis accablée d'ouvrage. Et vous allez bien tous, ma mère, Sophie, Valentin ? »

— Oui, oui, chère sœur, toute la Smala est en bonne santé, répondit le jeune homme.

— Et nous sommes bien contents, ma sœur; nous venons t'annoncer une agréable nouvelle, ajouta mademoiselle Juliette; les chefs de Maxime ont augmenté ses appointements.

— En vérité, mon cher petit frère? quelle satisfaction pour nous tous ! si tu continues de la sorte, tu auras bientôt ton pain cuit. Pauvre enfant, c'est que tu travailles comme un nègre, » fit la dame attendrie, en embrassant le jeune homme avec effusion.

Celui-ci rendit l'accolade et dit gaiement :

« A présent, madame Revel, ne vous dérangez pas pour nous. Si mon beau-frère n'est point à la maison, et si vous n'avez pas le temps de causer, Juliette vous aidera à préparer votre dîner, et j'irai lire au salon... ou plutôt j'accorderai le piano d'Hélène. »

La dame au visage austère eut un petit mouvement d'épaules.

« De grâce, dit-elle, laisse en repos le piano

d'Hélène; tel qu'il est, ce vieux chaudron fait bien assez de bruit.

— Mais, ma sœur, j'ai promis...

— Qu'importe? D'ailleurs, la petite a autre chose à faire que de s'occuper de musique.

— Où est-elle en ce moment, cette chère Hélène? demanda mademoiselle Juliette.

— Au jardin avec son père et les babies. M. Revel greffe ses pommiers; c'est trop tôt, mais lorsqu'il s'est mis une chose dans la tête... Va le rejoindre, Maxime; allez-y tous deux, mes enfants.

— Tu ne veux donc pas de mon aide? dit la jeune fille en s'approchant des réchauds.

— Non, non. Ne touche pas aux casseroles; prends garde à ta robe; descends au jardin; et si tu tiens à te rendre utile, fais sauter le baby, cela vaudra mieux que d'essuyer ma batterie de cuisine avec tes manches pendantes. »

Le jardin de madame Stéphanie était tout petit et enclos de hautes murailles. Il y avait d'étroits sentiers au milieu du potager, et une allée un peu plus large à l'usage des promeneurs. Du linge blanc séchait sur un massif de lilas, et même sur les branches flexibles d'un pêcher, dont les fruits commençaient à prendre couleur, et semblaient chercher un soleil qui ne les visitait guère. Auprès du pêcher, il y avait un banc rustique, une pelouse étroite et un tout petit bassin bordé de scories. Une jeune fille, qui avait un baby sur ses genoux et un journal à la main, était assise sur le banc rustique; deux enfants, le frère et la sœur, se roulaient dans l'herbe pour y chercher des marguerites, et un monsieur chauve qui portait des besicles greffait des arbres nains au bout du potager.

« Voici ma tante Juliette et mon oncle Max, crièrent tout à coup les petits cueilleurs de fleurs. »

La jeune fille se leva joyeuse, le bébé tendit ses bras roses, et le monsieur chauve jeta son greffoir et son sécateur sur le gazon, en disant d'une bonne voix joviale :

« Bonjour, Maxime; bonjour, ma petite sœur Juliette. »

Les enfants donnèrent de gros baisers à l'oncle et à la tante; celle-ci s'empara du bébé, puis toute la société alla s'asseoir sur le banc rustique, et mademoiselle Juliette annonça la grande nouvelle : les appointements de Max étaient augmentés.

« Voyez-vous cela ! s'écria le monsieur chauve étonné et réjoui. Le gaillard fera son chemin. Combien gagnes-tu à présent, Maxime ? »

— Deux mille francs, mon frère.

— Par mois? demanda étourdiment la jeune fille qui tenait le journal. »

Mademoiselle Juliette se mit à rire, mais Maxime rougit.

« Par an, murmura-t-il; c'est bien peu sans doute... »

— C'est-à-dire que c'est magnifique, interrompit le monsieur chauve avec conviction. A

ton âge, je ne gagnais que quinze cents francs. »

Il y eut un instant de silence; la jeune fille baissait la tête et déchirait le journal, pour en faire de petits bateaux que les enfants jetaient à mesure dans le bassin; Maxime la regardait et semblait très-pensif; à la fin, il lui demanda pour changer de conversation :

« Que dit le journal ce soir, Hélène ? »

— Oh, répondit-elle, il a quatre ou cinq semaines de date; c'est un numéro de journal qui enveloppait un paquet de l'épicière.

— Et que pouvez-vous trouver à lire dans un journal du mois passé ?

— Mais une foule de choses. On parle de courses, de représentations dramatiques, d'un concert qu'on a donné à Vichy au bénéfice des pauvres... A cette fête une jeune femme du meilleur monde a chanté avec un talent admirable; jugez si elle a été applaudie. Dans une autre ville d'eaux, il y a eu des ventes de charité; on cite les noms des marchandes, de très-grandes dames... »

Juliette se mit à rire.

« Cette Hélène comme elle s'anime en parlant, dit-elle; on ne croirait pas qu'elle a lu toutes ces belles choses dans un vieux journal, il semble qu'elle les a vues, qu'elle était là, qu'elle a chanté aussi, qu'elle avait aussi sa petite boutique. Ce que c'est que de posséder une imagination ardente ! »

Elle rit de nouveau, mais M. Maxime demeurait pensif et le monsieur chauve dit gravement :

« Si au lieu de lire le journal, Hélène avait ouvert *l'Imitation*, elle aurait pu voir qu'il ne faut pas désirer ce qu'il n'est pas permis d'avoir. »

La jeune fille ne répondit pas et étouffa un soupir. Hélas! elle désirait souvent ce qu'il ne lui était pas permis d'avoir. Elle se trouvait singulièrement à l'étroit dans sa vieille maison et dans sa petite ville; elle avait habité Paris, elle avait entrevu le monde, et le souvenir qu'elle en conservait troublait la paix de son âme. Hélène Revel était la fille du monsieur chauve, mais elle n'était pas celle de la dame au visage austère, elle n'était pas la nièce de Maxime et de Juliette. Elle était née d'un premier mariage, et elle avait neuf ans lorsque son père, veuf depuis plusieurs années, épousa en secondes noces, mademoiselle Stéphanie Chervis, belle et sévère personne qui possédait toutes les qualités d'une ménagère accomplie. Depuis sa première enfance, Hélène connaissait la famille Chervis, elle était l'amie intime de Juliette, qui n'était guère plus âgée qu'elle, et elle éprouvait pour la bonne madame Chervis ce sentiment de respect affectueux qu'inspire une aïeule. Elle ne s'attrista donc point lorsque M. Revel amena au logis une personne, fort estimable sans doute, mais un peu revêche, un peu grondeuse et très-exigeante. Aussi bien Hélène espérait ne pas rester longtemps sous la dépendance de sa belle-mère, et voici pourquoi :

M. Revel était pauvre et son emploi n'était pas

des mieux rétribués, mais il avait un frère, habile industriel, qui venait de faire une grande fortune à Paris. Ce frère — M. Revel jeune comme on l'appelait malgré ses cheveux grisonnants — proposait de faire élever Hélène avec sa propre fille, et il n'était guère possible de refuser une offre aussi généreuse. Donc, six mois après que madame Stéphanie fut venue prendre, dans la vieille maison, les rênes du gouvernement et la direction des affaires, la pauvre fille du modeste employé alla recevoir à Paris la même éducation que sa riche cousine. Pendant près de neuf ans, les deux enfants ne se quittèrent point, et notre Hélène avait dix-huit ans sonnés lorsque son père la fit revenir au logis. Dans le principe, M. Revel jeune comptait bien doter la jeune fille; néanmoins, en dépit de ses bonnes intentions, il se vit forcé de la laisser partir les mains vides. Il lui était venu de lourdes charges: les sœurs de sa femme ne s'étaient point mariées avantageusement, elles étaient mères de nombreux enfants, et l'on ne pouvait assurer le sort d'Hélène sans établir un précédent fâcheux. Tous les neveux et les nièces eussent demandé qu'on leur fit les mêmes avantages, et, si riche que fût M. Revel, cela dépassait ses moyens. D'ailleurs, il se fût fait scrupule d'amoindrir la fortune de sa fille. Il se contenta donc d'offrir à Hélène un trousseau si magnifique qu'on n'avait jamais rien vu d'approchant dans la petite ville dont je ne veux pas me rappeler le nom.

Il y avait quatre mois juste que la jeune fille était revenue à la maison, lorsque nous la trouvons assise sur le banc rustique, entre son père, son amie et M. Maxime, qui était aussi un ami fidèle et dévoué.

Cependant, Juliette voyant sa chère Hélène déchirer d'un air boudeur le pauvre journal qui n'en pouvait mais, lui dit pour détourner le cours de ses idées :

« As-tu reçu des nouvelles de ta cousine ? »

— Oui, répondit la jeune fille, dont le visage se rasséréna subitement, elle et mon oncle viennent de faire un voyage en Écosse; ils doivent être de retour à Paris, mais ma cousine n'y demeurera pas plus de sept ou huit jours.

— Mademoiselle Revel aime beaucoup à changer de pays, à ce qu'il paraît, fit observer Maxime.

— Elle? dit Hélène, oh non pas ordinairement; mais elle a eu un petit désappointement, un... comment dirai-je? une désillusion, et elle voyage pour oublier, pour se distraire. Elle était sur le point de se marier, lorsqu'elle a découvert que le jeune homme auquel elle allait accorder sa main l'épousait surtout à cause de sa fortune. Ceci l'a blessée au vif; je crois même que ça l'a rendue un peu méfiante, et je vous assure qu'elle ne se mariera qu'à bon escient, car, comme vous le pensez bien, mon oncle s'est empressé de rompre une union qui n'offrait à sa fille aucun gage de bonheur.

— Vous voyez, mesdemoiselles, que les héritières ont aussi leurs petits chagrins, dit M. Revel à Hélène et à Juliette. Vous n'aurez ni l'une ni l'autre de semblables désappointements, et vous pouvez être sûres que l'on vous épousera pour vos bonnes qualités.

— D'accord, s'écria gaiement Juliette, mais nous sommes moins susceptibles que mademoiselle votre nièce, et nous ne trouverions pas mauvais que l'on fit cas de notre fortune si nous en avions. Une dot ne gâte jamais rien, ça donne du brillant aux yeux et de la solidité à l'esprit, n'est-ce pas, Hélène?

— Oui, murmura celle-ci rêveuse et distraite; oui vraiment, ma cousine est trop susceptible.

— Et où passera-t-elle l'automne, cette belle héritière? demanda Juliette.

— A la campagne, chez la cousine germaine de papa et de mon oncle, madame la baronne d'Amagny.

Ici, Hélène s'aperçut que Maxime souriait, et elle s'interrompit brusquement :

« Pourquoi riez-vous, M. Chervis? lui demanda-t-elle, mécontente.

— Je n'ai pas ri, Hélène, répondit-il d'un ton doux et conciliant; c'est tout au plus si j'ai souri lorsque vous avez prononcé avec tant d'emphase le nom de votre tante d'Amagny.

— Avec tant d'emphase! qu'entendez-vous par là? N'est-il plus permis de donner leurs titres aux gens? Il faudrait les appeler citoyens peut-être. Tenez, Maxime, je m'en doutais, vous êtes un affreux républicain. »

Cette fois le jeune homme rit franchement et M. Revel se leva :

« Hélène a de l'humeur, dit-il à son beau-frère, laissons la boudier dans son coin, et viens m'aider à greffer mes pommiers, en attendant qu'on serve le potage. Car vous dinerez tous deux à la maison, et nous décoifferons une bouteille que je choisirai moi-même à la cave. »

Les deux hommes s'éloignèrent, et les jeunes filles continuèrent à causer sous le pècher.

« Hélène, dit Juliette, sais-tu bien que tu n'as pas été gentille, et que tu as fait beaucoup de peine à mon frère? »

— Moi! Quand donc, chère amie?

— Mais lorsque nous avons parlé de l'avancement que Max a obtenu; tu as pris un air si indifférent!

— Un air indifférent? Pas du tout, la nouvelle m'a causé un grand plaisir; mais voulais-tu que je fisse des exclamations de surprise et de joie à propos d'une misérable somme d'argent?

— Ah, Hélène! orgueilleuse et dédaigneuse Hélène! si tu savais combien mon frère l'a désiré, cet avancement qui te paraît si misérable, et quelles espérances il a fondées là-dessus!

Hélène rougit et répondit très-vite:

« Je n'ai pas besoin de le savoir pour partager

la satisfaction que vous éprouvez tous ; voilà qui est dit, n'en parlons plus.

— Au contraire, ma chère enfant, il faut en parler, c'est pour cela que je suis venue. »

Hélène baissa les yeux sans répondre, et Juliette continua d'une voix émue :

« Tu n'ignores pas combien tu nous es chère ; maman te considère presque comme sa fille, et tu serais effectivement la fille cadette de cette bonne mère que mes sœurs et moi nous ne pourrions t'aimer davantage... »

Hélène, fort touchée sans doute, mais un peu embarrassée aussi, murmura quelques mots intelligibles en serrant la main de son amie, et celle-ci reprit avec une émotion croissante :

« Tu sais aussi... tu as dû deviner que ma mère, ton père et Stéphanie voudraient te marier à Max, qui serait au comble de ses vœux si tu répondais aux désirs de ta famille. »

Le visage d'Hélène devint très-sombre.

« Est-ce ton frère qui t'a priée de me dire cela ? demanda-t-elle. »

— Eh bien oui, c'est lui-même.

— Mais, ma chère Juliette, la démarche est tout à fait insolite, et je ne puis l'encourager.

Lorsque papa ou ma belle-mère me parleront de ces choses, je leur exposerai mes sentiments avec franchise ; jusque-là permets que je garde le silence. »

Juliette arrêta ses yeux sur elle.

« Voici que tu montes sur tes grands chevaux, c'est de mauvais augure, lui dit-elle tristement ; mais tu ne m'as point comprise, je ne viens ni t'adresser une demande, ni t'arracher une confiance. Je veux seulement te faire connaître les intentions de ta famille, et ceci à la prière instante de Max ? Il tient par-dessus tout à ce que tu agisses sans contrainte ; à ce que tu te décides librement, et, comme ton père et Stéphanie sont un peu absolus dans leur intérieur, mon frère a pensé qu'il était bon que tu fusses prévenue. »

— Je remercie M. Chervis de l'honneur qu'il me fait et j'apprécie la délicatesse de son procédé, dit Hélène d'un ton assez froid ; mais, ma chère Juliette, parce qu'il y met des formes, parce qu'il t'a dépêchée en ambassadrice, au lieu de me faire intimer un ordre par ma belle-mère, s'en suit-il que je suis libre ? Je ne le crois pas, mes parents m'ont habituée à obéir sans examen, et s'ils veulent absolument que j'épouse ton frère, je ne vois pas à quoi il me servira d'avoir été prévenue.

— Non, non, interrompit Juliette un peu piquée, tu as tort de parler ainsi, on ne te mariera pas malgré toi, et tu ne nous connais guère, si tu penses que l'on entre de la sorte dans notre famille. Mon frère a pour toi un attachement sincère et profond, il se figure que le bonheur de sa vie entière dépend de la réponse que tu feras à sa demande ; néanmoins, si, pour un motif quelconque, ce mariage ne t'agréait pas, il sera le premier à le rompre. Mais serait-il possible, ma

chère Hélène, que tu eusses de l'aversion pour ce pauvre Max ?

— De l'aversion ? oh ! Juliette que dis-tu ? Mais au contraire, si j'avais de la fortune, je préférerais ton frère à tous les jeunes gens qui pourraient prétendre à ma main. Malheureusement je suis trop pauvre pour suivre l'impulsion de mon cœur et faire un mariage d'inclination.

— Un mariage d'inclination soit, répartit son amie ; mais il te serait difficile, ce me semble, d'en contracter un autre où toutes les convenances de fortune, de position et coëtera fussent mieux observées.

— Ce n'est pas mon avis, dit froidement Hélène. Lorsque deux jeunes gens, pauvres comme nous le sommes, ton frère et moi, oublient toute prudence mondaine et s'épousent, j'appelle ça mariage d'inclination, coup de tête, folie ! Je trouve au contraire très-convenable, très-raisonnable, le mariage d'une jeune fille sans fortune avec un jeune homme riche et *vice versa*. »

Juliette se mit à rire.

« Tu prêches pour ta paroisse, dit-elle ; mais, comme très-peu de gens partagent ta manière de voir, je crois bien qu'il faudra te résigner à faire un mariage d'inclination. Maintenant, parlons sérieusement ; ne vois-tu d'autres obstacles à notre dessein que ta position pécuniaire et celle de Max ?

— D'autres obstacles ? Eh ! n'y en a-t-il pas assez d'un, s'il est insurmontable ? »

Mademoiselle Chervis hocha la tête.

« A t'entendre, dit-elle, on croirait que vous serez sans ressources. N'avez-vous pas d'abord les appointements de Max ?

— Deux mille francs, répartit Hélène en appuyant sur les mots avec ironie.

— Deux mille aujourd'hui, quatre mille dans quelques années, six mille plus tard.

— Ma chère amie, ne parlons que du temps présent, et ne vendons pas encore la peau de l'ours, il est vraiment trop tôt, interrompit Hélène du même ton railleur. Ainsi donc, tu supposes, vous supposez tous, qu'avec un revenu annuel de deux mille francs, ton frère et moi nous serions au-dessus du besoin ?

— Non, répondit tristement Juliette, nous ne supposons pas cela ; mais nous espérons que tu voudrais bien contribuer à la dépense du ménage, jusqu'à ce que la position de Max se soit améliorée. Il te serait si facile de donner des leçons de piano, de dessin et même d'anglais.

— Merci bien, dit Hélène d'un ton sec.

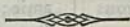
— Mais, ma bonne, si tu ne te maries pas, il faudra bien que tu te résignes à remplir les fonctions d'institutrice dans quelque famille inconnue, où l'on n'aura pas pour toi les égards que tu trouverais certainement ici. »

La jeune fille rougit.

MICHEL AUBRAY.

(La suite au prochain numéro.)

L'ENFANT QUI BAT SA MÈRE



Par emportement ou caprice

Un enfant révolté battait,

De ses deux poings fermés, sa mère et sa nourrice.

La mère, cependant, souriant l'allaitait,

Et des yeux, de la voix, doucement le flattait.

— Cher petit ingrat, disait-elle,

Enchaînant d'un baiser son petit poing rebelle,

Quand cette main me bat, sais-tu ce qu'elle fait?

C'est moi qui te donne mon lait,

C'est moi qui t'ai donné la vie.

Et si, pauvre amour, tu brisais

Ce doux sein maternel, coupe toujours servie,

Par la bonté divine incessamment remplie,

De faim et de tristesse, enfant, tu languirais,

Et bientôt tu dépérirais !

Ainsi disait la bonne mère.

Et berçant sur son cœur le petit révolté,

A force de chansons, d'amour et de bonté,

Elle endormit enfin ses cris et sa colère.

Sainte Église de Dieu, Mère du genre humain,

Qui portes dans tes bras l'humanité meurtrie,

Qui nourris de ton lait, qui formas de ta main

Hommes et nations, art, science, génie,

Raison même et philosophie;

Ainsi tes fils ingrats te déchirent le sein,

Ce sein qui leur donna la vie,

Qu'ils frappent aujourd'hui dans leur fureur impie,

Et qui toujours clément, les sauvera demain

En leur donnant le lait divin !

Marquis DE SÉGUR.



REVUE MUSICALE

LA FORÊT

UNE représentation-concert du plus haut intérêt a eu lieu récemment à la salle Ventadour. On y exécutait l'ouverture des *Noces de Figaro* avec une verve, une ampleur admirable, et un concerto pour violon dans lequel M. Marsick a obtenu un de ces rares succès qui posent un virtuose sur le plus haut échelon de l'art. Son jeu pur et sympathique fait vibrer dans l'âme les cordes les plus sensibles; aussi les applaudissements d'un public enthousiaste ont-ils récompensé chaleureusement le talent du jeune exécutant.

C'est un beau et poétique sujet que celui qu'a choisi madame C. de Grandval : *la Forêt*. Quel monde de choses et d'idées on voit sourdre, grandir et se développer dans ce milieu, à la fois naître et solennel ! comme les riens sont près des immensités, depuis l'aube qui blanchit les cimes, jusqu'au myosotis qui se réveille sous la mousse; depuis la tempête qui ébranle les cèdres, jusqu'à l'oiseau qui chante sur la ramée. Tout cela est beau et inspirateur; aussi de grands noms se sont-ils associés à l'exécution de l'ouvrage. Madame la baronne de Caters, née Lablache, M. Manoury de l'Opéra, M. Amand Chevê, et enfin M. Danbé. Ce dernier avait accepté la difficile mission de diriger l'orchestre; un tel ensemble d'artistes de premier ordre eût assuré le succès de *la Forêt*, alors même que la partition n'eût pas contenu des qualités qui la rendront durable.

Le prélude d'orchestre qui commence l'ouvrage est fort distingué, les instrumentistes se sentent sous la baguette magique de M. Danbé, aussi l'ensemble est-il parfait.

Vient un chœur dont la poésie est d'une grâce charmante :

Des clartés du matin la forêt s'est parée,
Au fond des verts abris murmurent mille voix;
Sur la feuille frémit la goutte de rosée,
Et l'oiseau va chanter sous l'ombre des grands bois.

Apparaît une jeune fille :

J'écoute les voix amoureuses...

Rien n'est plus frais, plus simple, plus ravissant que ce solo, interprété par une voix délicieuse et comme enchaîné entre les strophes du chœur.

On a applaudi avec enthousiasme le chœur des bûcherons :

Bûcheron, fends le chêne...

enlevé avec une énergie surprenante et d'un effet vraiment saisissant. Ce chant a un parfum de gaieté franche et vigoureuse qui jette l'esprit dans le rude domaine de la vie agreste.

Puis vient ensuite le duo du jeune homme et de la jeune fille :

L'attente est finie,
Nos cœurs sont heureux !

Quel délicieux morceau, quelle voix pure et sympathique que celle de madame de Caters unie à la voix très-remarquable aussi du baryton ! C'est un ensemble exquis de grâce et de sentiment :

Rêvons l'heure douce,
Le feuillage épais,

Le chœur des bûcherons qui reprend ensuite, termine la première partie.

D'abord un prélude d'orchestre.

Puis la seconde partie, intitulée : *l'Orage*.

Ici, nous entrons en pleine musique imitative. On a beaucoup calomnié ce genre de compositions. Chopin surtout s'est indigné en diverses circonstances qu'on lui eût attribué l'intention d'imiter la nature. Et pourquoi ? La musique ne doit-elle pas être l'expression des sentiments humains ? et les créations sublimes de Dieu ne doivent-elles donc pas trouver d'interprètes ?

Le grand poème des *Saisons*, d'Haydn, la *Symphonie Pastorale* de Beethoven, la *Sérénade* de Schubert, le *Lac* de Niedermeyer, et cent autres compositions de ce genre qui vivent, parlent, émeuvent ou électrisent, sont-elles donc considérées par quelques-uns comme des œuvres infimes ?

Après les premières mesures du chœur qui débute, arrive un voyageur :

Voyageur libre et fier je passe,
Sans autre loi que mon désir.

Ce morceau, d'une certaine étendue, a été chanté d'une façon remarquable par M. Manoury.

A la chaleur lourde et dévorante du jour, succède un éclair sinistre. Le vent souffle, la tempête se déchaîne, le tonnerre gronde et le chœur chante :

La forêt s'ébranle et se ploie
Sous le nuage qui tourne.

Disons que l'orage est peut-être un peu trop bruyant. Le public avait une peur terrible d'être à chaque instant foudroyé aussi; à mesure qu'il s'éloigne, lorsque les roulements adoucis ne s'entendent plus que dans un lointain vaporeux, quand le chœur se réjouit, en notes éloquentes, du calme revenu, la musique, le sentiment, les voix, tout est charmant, harmonieux, enchanteur.

Ainsi finit la deuxième partie.

La troisième : *Minuit au clair de lune*, termine l'ouvrage.

Le chœur des fées ne nous a pas paru mériter les honneurs du *bis* qu'un auditoire enthousiaste lui a accordés sans conteste.

Immédiatement après, l'orchestre a exécuté, sous le titre : *Danse fantastique*, un morceau d'une facture fort originale, finement coloré et véritablement fantastique, ce morceau a été bien justement *bissé*.

Le chœur des âmes en peine, large, religieux,

plein d'onction et de sentiment divin, a été fort admiré; mais la perle de la soirée a été la plainte de la fiancée, exhalée par madame de Caters.

Que de choses, en effet, dans cette musique dont chaque note se détache sur un fond mélodique animé du souffle de la vie! Ce ne sont pas ces fioritures que Marcello appelait les oripeaux de la musique; c'est l'expansion de la prière, c'est la tristesse, ce sont les larmes. Ce morceau a été admirablement conçu, senti et chanté par la célèbre cantatrice, presque effrayée du tapage de braves qu'a soulevé son magnifique talent.

Nous ne finirons pas cette rapide analyse sans exprimer notre admiration à M. Danbé, qui a conduit l'orchestre avec le goût, la précision et la méthode savante qu'on lui connaît. Il suit en toute connaissance de cause l'inspiration la plus fugitive comme la plus étendue du compositeur. On reconnaît à sa manière l'homme de style qui ne s'arrange pas des créations médiocres. On reconnaît à son archet le maître sévère qui ne permet pas d'écart. C'est une admirable organisation musicale que celle de M. Danbé. Doué de grandes facultés naturelles, éclairé par le goût et la raison, servi par sa volonté, il s'est fait assurément dans le monde musical un des beaux noms de notre époque.

L'œuvre de madame C. de Grandval restera. Il y a dans cette composition du genre oratorio des qualités sérieuses. Un parfum salubre et doux se répand sur chacune des parties de l'ouvrage dont les nuances poétiques et distinguées ont un cachet qui leur est propre. C'est véritablement une belle page que *la Forêt*.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

LORSQUE j'entrai, hier matin, chez ma bonne amie, madame R..., je trouvais toutes les portes ouvertes, et personne pour me recevoir, si ce n'est, dans la salle à manger, M. Bébé. Il était gravement assis par terre, en

train de faire manœuvrer, sur le parquet, les débris — glorieux à en juger par le nombre des invalides! — d'un superbe régiment de plomb.

Le cher petit interrompit son intéressante besogne pour me sourire amicalement. Je l'em-

brassai, je m'extasiai sur la bonne tenue d'un hussard vert sans bras, et d'un zouave rouge sans tête, puis je lui demandai par quel hasard il se trouvait là, tout seul.

« Bébé pas tout seul, répondit-il. Petite mère à côté, là, avec bonne. Font *cuisine à la pommade*. Hein, madame, comme ça sent bon?... »

En effet, une singulière odeur de graisse fondue mêlée à un parfum de vanille, d'œillet et de je ne sais quelle espèce d'aromate encore, était répandue dans l'air.

Fort intriguée de savoir quelle était cette odeur et plus encore de comprendre ce que Bébé voulait me dire avec sa *cuisine à la pommade*, je laissai le cher enfant à ses soldats, et me dirigeai vers la cuisine, proprette comme un salon, avec ses frais rideaux blancs, son carrelage bien rouge, ses murailles garnies d'ustensiles de cuivre étincelants, et le beau pot de romarin placé sur le rebord de sa fenêtre.

La porte en était entre-bâillée. Je frappai un léger coup.

« Entrez, entrez, chère amie ! cria madame R., qui avait reconnu mon pas, et excusez-moi si je ne vais pas au-devant de vous, mais je fais une besogne qu'il m'est impossible de quitter en ce moment.

— Ah ! oui, je sais, répliquai-je gaiement, de la *cuisine à la pommade*. C'est Bébé qui me l'a dit.

— Vraiment, il vous a dit cela, le cher trésor ? fit madame R... avec une nuance d'orgueil maternel. Il comprend tout maintenant !

— Comment, il comprend ? répétai-je ébahie. Vous faites donc réellement de la *cuisine à la pommade* ? »

Pour cette fois, madame R... partit d'un franc éclat de rire.

« Je fais de la pommade dans la cuisine, dit-elle, et je vais même, si cela peut vous être agréable, vous initier à mes secrets de parfumeuse... car vous saurez qu'étant très-soigneuse de ma personne, et n'ayant pas beaucoup d'argent à dépenser en cosmétiques, pâtes, eaux de toilette, etc., je fais tout cela moi-même, le plus économiquement possible.

Ainsi, en ce moment, ce que je tourne avec tant de soin, c'est de la pommade philocomme.

J'ai fait fondre, au bain-marie, 250 grammes de saindoux blanc; puis j'ai retiré le vase du feu pour y ajouter 125 grammes d'huile d'amandes douces. J'ai passé ensuite mon mélange à travers un linge; et maintenant, comme vous voyez, je le tourne avec une cuiller en bois, jusqu'à ce qu'il commence à prendre une certaine consistance. Alors, je le parfumerai avec 45 grammes environ d'essence de violette, ou de rose, ou de Portugal, ou d'œillet, et je le mettrai dans de vieux pots à pommade que je boucherai bien, en attendant que je m'en serve.

— Est-ce que vous sauriez aussi faire du *cold-cream* ? C'est une si excellente chose pour rafraî-

chir la peau, la préserver du hâle, des boutons...

— J'en ai là une recette qu'on m'a dite excellente; mais je vous avoue que je ne m'en suis pas encore servie. La voulez-vous quand même ?

— Donnez toujours, je l'essaierai.

— Eh bien, il vous faudra composer un mélange parfait des substances suivantes : 25 grammes d'huile d'amandes douces, 5 grammes de cire blanche, 5 de blanc de baleine. Ajoutez-y 5 gouttes d'essence de roses, 2 à 3 gouttes de teinture de benjoin, une goutte de teinture d'ambre et vous aurez, paraît-il, un *cold-cream* exquis. Ce n'est pas plus difficile que cela.

Tout en écoutant madame R., je regardais autour de moi.

« Qu'est-ce que c'est donc ? demandai-je, que ce gâteau de farine et d'huile que pétrit Mariette ? Ce n'est plus un cosmétique, je suppose ?

— C'est justement ce qui vous trompe, ma très chère ! et c'est même un cosmétique très-appreciable quoique des plus économiques. Ce que vous appelez un gâteau n'est autre chose qu'un mélange destiné à remplacer la pâte d'amandes, à laquelle on le dit même préférable. Voici en quoi il consiste :

« Vous prenez une farine quelconque; la plus grossière, celle où il reste encore du son est la meilleure; vous versez dessus un peu d'huile d'œillette, ou huile blanche, la moins chère de toutes les huiles; vous en formez une pâte, comme fait Mariette, puis vous aromatisez cette pâte avec quelques gouttes d'essence... de lavande, je suppose. Vous conservez ensuite dans un lieu sec. Après que vous vous serez servie de ce mélange, devenu une espèce de farine, vous vous laverez les mains à l'eau pure, et vous aurez la peau aussi blanche, aussi douce que si vous aviez employé la plus fine pâte d'amandes.

« J'utilise encore pour cet usage de vieux haricots secs, trop durs pour la cuisine. Je les mets tremper, je les fais cuire, je les écrase et les passe; puis j'étends au soleil la pâte qu'ils forment, pour la faire bien sécher. J'ajoute à cette pâte, devenue farine, un peu d'huile, j'aromatise et conserve comme précédemment.

« Enfin, quand on veut être plus raffinée, il y a une troisième manière de faire : on remplace la farine de son ou de haricots par de la fécule de pommes de terre, et l'huile blanche par de l'huile d'amandes douces. On parfume à l'essence de citron ou d'autre chose, et l'on obtient un résultat que ne désavouerait pas le meilleur parfumeur.

— Chère amie, vous allez me trouver insatiable, mais si vous pouviez m'indiquer une poudre dentifrice, pas plus compliquée à exécuter que tout cela, vous me rendriez un vrai service ?

— En voici justement une excellente : Passez au tamis, pour les réduire en poudre impalpable, 10 grammes de poudre de charbon; ajoutez-y 5 grammes de magnésie et 5 grammes de sulfate de quinine; puis, parfumez avec un peu de poudre

d'iris. Vous mettrez ensuite ce mélange dans une petite boîte et le conserverez dans un endroit sec. »

Je remerciai ma complaisante voisine; — je n'ai, du reste, jamais autre chose à faire lorsque je vais chez elle; car j'y complète toujours d'une façon quelconque ma petite science de ménagère — puis, comme l'heure était avancée, je pris congé d'elle.

A peine avais-je quitté madame R..., debout au seuil de sa porte et me suivant des yeux en souriant, que je revins précipitamment sur mes pas :

« Suis-je assez étourdie!... Figurez-vous, chère amie, que je venais pour vous entretenir d'une innovation du *Journal des Demoiselles*, — innovation qui vous intéressera certainement, — et je parlais sans vous en avoir dit un mot!... C'est à Jeanne que je dois de savoir avant tout le monde, ce gros secret administratif — qui n'en sera plus un quand le numéro prochain paraîtra, — mais qu'en ma qualité de femme, je ne saurais garder, à moi toute seule, aussi longtemps! Voici donc de quoi il s'agit :

» Désormais, toutes les fois que le journal donnera une tapisserie *par signes*, il y sera joint un tout petit dessin colorié, représentant les nuances et l'effet d'ensemble de cette tapisserie, de façon à ce que les abonnées ne travaillent plus en aveugles, et ne se décident à entreprendre un ouvrage toujours un peu long et coûteux...

— Mais bien amusant! interrompit madame R...

— Qu'avec la certitude, continuai-je, que le dessin et l'agencement principal des couleurs leur plairont.

— Voilà une excellente idée!

Ce n'est pas tout encore : Vous savez, chère madame, combien d'abonnées réclamaient, sans se lasser, leurs initiales que, sans se lasser non plus, l'administration était obligée de leur refuser?

— Je crois bien, j'ai demandé les miennes une demi-douzaine de fois!...

— Et comme tant d'autres, vous n'avez rien obtenu, ou presque rien. Eh bien, à l'avenir, il n'y aura plus à ce sujet autant de regrets de la part du journal, et de mécontentement des abonnées : déjà le numéro de mai portera à toutes les demandeuses

d'initiales, plusieurs alphabets et une foule de combinaisons de lettres entrelacées. — Bien entendu, l'administration n'a pas la prétention d'arriver, avec cette seule planche, à contenter tout le monde; mais son ambition est de publier, *au moins une fois dans le cours de l'année*, toutes les initiales possibles, avec la combinaison des diverses lettres de l'alphabet, deux par deux. De cette façon, chaque abonnée serait sûre de trouver dans le journal, au moins une fois par an, non-seulement son chiffre, mais encore tous les chiffres différents qu'elle pourrait désirer. Jeanne ajoute qu'à partir de juin, nos amies recevront des petites planches couvertes de ces initiales, au recto et au verso, sans que cela diminue *en rien le nombre et la qualité* des annexes données les autres années. — Maintenant, chère amie, regardez comme elles sont jolies, faciles à broder et de bon goût, ces initiales?... »

Tout en parlant, je fouillais dans mes poches pour y prendre la planche-spécimen que tu as eu l'obligeance de m'envoyer, chère Jeanne. Mais ce fut vainement.

« C'est singulier, je l'avais pourtant en arrivant... Ah! je l'ai oubliée auprès de Bébé.

— En ce cas, dit madame R..., vous aurez du bonheur si vous la retrouvez! Bébé a la manie de couper tout ce qu'il trouve. »

Je courus bien vite à la salle à manger où jouait l'enfant lors de mon arrivée. — Madame R... n'avait eu que trop raison! Mes pauvres lettres étaient toutes découpées et rangées symétriquement en file le long des rainures du parquet.

« Tiens! madame, regarde le beau régiment que j'ai fait avec ton image, s'écria le marmot triomphant. »

La maman allait gronder le petit coupable, mais je l'arrêtai bien vite :

— Bah! vous les verrez dans le numéro de mai, ces fameuses initiales, lui dis-je. Le pauvre chéri n'a pas conscience de son méfait, et d'ailleurs, moi seule, par mon étourderie, suis répréhensible. »

A toi, ma bonne Jeannette,

FLORENCE.

MODES

Nous venons de voir défiler devant nos yeux toutes les expositions des différents magasins de nouveautés; et, malgré la difficulté de circulation en ces jours d'encombrement, je suis en mesure de vous renseigner sur toutes les étoffes nouvelles et leur emploi pour la saison.

Le *mohair pacha* se trouve en jolies nuances

unies, depuis 95 centimes. En belle qualité, ce tissu est très-brillant et rappelle beaucoup la popeline de soie.

On remarque en étoffe de laine unie : le *matelassé*, l'*armure*, la *diamantine* et le *crêpe de laine* qui est d'une grande souplesse et transparent; en blanc surtout, rien n'est plus joli. La *thibé-*





Nº 3994.

Modas de París
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

1875

Paris, Boulevard des Italiens. 1.

Coiffes du Petit St Thomas, Rue du Bac, 74 bis.

Corsets de M^{me} de Vertu Socurs, Rue Anker, 22.

Parfums de la Maison Guerlain, Rue de la Paix, 45.

Modas et Coiffes de Madame Tard, Rue Favart, 4.

Foulards de la Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St Germain, 12.

tienne et le *bombay* sont de bons lainages unis, anglais.

Les tissus à carreaux se mélangent avec de l'un; ainsi le *lahore* qui a de jolies dispositions à fond gris, des carreaux *madras*, brun et jaune, etc.

Citons encore des étoffes soyeuses, telles que le *crêpon français*, le *crêpe de soie* aux teintes douces : *Blanc de crème*, rose clair, jaune citron, bleu pâle, etc.; le *pongee de Chine*, et le *tussore* de l'Inde, couleur écru naturelle; le *lampas* de soie, les *taffetas grisaille* et à mille raies.

J'ai encore vu de belles *percales foulard* à carreaux et à rayures; de la *toile de Smyrne*, également à rayures : *nankin et rose*, *gris perle et cerise*, ou de deux tons de même nuance. Ces dispositions servent surtout pour les jupons et les garnitures. Les corsages et les petites jupes-tabliers sont en toile zéphyr unie : rose, écru, gris, etc.

Comme jolie nouveauté à vous signaler, je vous parlerai d'un tissu souple ayant la couleur et le brillant de la paille avec des rayures de velours noir alternées.

On fait aussi du pékin de grenadine de soie, noire et de velours et, pour tuniques et tabliers, des applications de soie noire et de velours découpées sur fond de gros tulle noir; pour robes de chambre, des dessins charmants en petite draperie et sur cachemire; fonds gris, bleu rouge, etc.

On trouve de grandes occasions en peignoirs. Les uns en toile grise soutachée de blanc, grand col, poches, pli dans le dos, à 13 fr. 50 c. Les autres, en percale rayée avec grand volant dans le bas, depuis 8 fr. 50 c.

Les jupons de percale unie, gros bleu, marron ou noir, se brodent beaucoup en coton blanc et en soutaches blanches; grands ou petits volants, brodés au passé ou au point russe. Quelques-uns, simplement festonnés. Les tuniques et les tabliers de percale sont souvent tout en broderies anglaises; il y en a qui sont alternés d'entre-deux.

On fait de fort jolis petits paletots du matin en flanelle rose et bleu de ciel. Ils sont garnis de broderies anglaises, de guipures et de Valenciennes et retenus au cou par un nœud de ruban. Nœuds semblables sur les manches. Ces paletots rendent de très-grands services à une jeune femme souffrante. Nœud de même nuance au filet ou au bonnet de lingerie.

Il y a un grand luxe et une grande diversité dans les cravates. On continue à les faire en tulle blanc uni, en crêpe lisse ourlé, en gaze. Il y en a aussi tout en dentelle, application de Bruxelles, Valenciennes, etc. D'autres, en armure, dont les bouts sont brodés en soie blanche, de *forme princesse*, en blonde blanche, crêpe de Chine, etc. *Écharpes romaines* en larges rubans de plusieurs couleurs. Des *mantilles* pour le théâtre et sorties de soirée en blonde et dentelle blanche ou noire. Elles sont retenues sur le sommet de la tête par des nœuds

de rubans blancs ou noirs, quelquefois par un bouquet de fleurs.

Les rubans damassés sont très à la mode. Les dessins sont plus ou moins grands et plus ou moins apparents. Ils s'emploient en ceintures et en nœuds pour relever les tuniques. On en orne aussi les chapeaux.

La faveur est aux ombrelles noires brodées de fleurs de couleur; fleurs des champs, couronnes de pensées, de violettes, de roses, etc. Un très-long nœud de ruban noir les termine. Les bouts en sont aussi souvent brodés.

L'ombrelle doit être en harmonie avec la toilette. On en garnit beaucoup de bords de plumes de différents genres. J'en ai remarqué en faille noire, brodées au crochet, en soie blanche, d'un dessin très-rapproché, entremêlé de petites perles d'acier. Une toilette et un vêtement noir ains brodés, sont d'un charmant effet. Les broderies en paille, avec effilé mélangé de soie noire et de petites boules de paille, font aussi fort bien.

Les costumes en soie grisaille seront très-portés; ils ont l'avantage de ne pas prendre la poussière et d'être fort légers.

Il y a de petites rayures et de petits carreaux en étoffe assez belle, depuis 3 fr. 40 c. Quelques costumes sont tout en taffetas. Jupons à volants plissés et froncés. Si l'on veut, têtes et bords bordés de noir. Tablier garni de même, retenu derrière par des nœuds noirs ou semblables.

A d'autres costumes, le jupon est en soie noire, ainsi que les nœuds, et quelquefois les manches.

Le foulard à mille raies compose également d'assez jolies toilettes printanières avec le jupon en soie. Ainsi, en supposant le foulard à raies *bois et blanc*, *bleu et blanc*, les jupons seraient bleus ou bois unis. Les jupes à grandes queues et sans tabliers sont abandonnées en ce moment; on reprend les *costumes*, bien plus commodes pour les promenades et les sorties à pied.

Les secondes jupes ne se composent plus que d'un long tablier par devant, retiré en arrière et fixé par une dégringolade de garnitures ou de nœuds, souvent doubles, et parfois de deux couleurs. Quelques tabliers sont formés par cinq ou six plis en travers, cousus en dessous afin de pas se déformer. D'autres représentent deux, et quelquefois trois écharpes, garnies chaque fois d'un volant ou d'un effilé.

Une des nuances les plus adoptées est *jaune* mais avec dessous et ornements marron. Guipure de même teinte en garnitures.

Blanc de crème est aussi fort élégant avec mêmes garnitures et mêmes ornements. Jupon et manches de soie marron. Trois liserés de soie autour du corsage cuirasse. Quand l'étoffe est soyeuse, on fait souvent sur le corsage un fichu en pareil, garni de guipure ou d'effilé.

Les chapeaux sont un peu moins petits et les calottes moins pointues.

La *forme capote* convient bien aux femmes qui

ne sont plus jeunes. On en voit avec une passe de paille et le fond de soie blanche ou maïs *bouffonné*. Paquet de fleurs sur le dessus, et gros nœud de velours noir en dessous. Brides de tulle blanc ou maïs.

Voici deux modèles de chapeaux de paille que j'ai trouvés bien jolis. Le premier est en paille d'Italie un peu *forme cloche* par derrière. La passe du devant est très-élevée. Un ruban de faille noir passe autour de la calote; il est retenu devant et derrière par un bouquet de fleurs des champs, et il pend très-bas sur le dos. Une guirlande des mêmes fleurs est posée en dessous du chapeau tout autour. Elle est très-haute devant et assez étroite ensuite. Brides de tulle noir pointillées de paille; effilé de petites boules au bas.

Le second est en paille mélangée noir et blanc. En dessus, guirlande d'avoine noire et paille. En dessous, couronne de bluets bleu marine et bleu clair. — Brides de tulle bleu marine.

Toujours des chapeaux de tulle noir. Les plus jolis ont des diadèmes de jais mélangés de fleurs blanches. Ornaments de jais simulant, en arrière, un large peigne retenant le voile.

Les chapeaux de paille noire sont garnis de rubans noirs bordés de galons d'or. C'est assez original.

Les chapeaux ronds ont la calotte moins pointue. Ils sont généralement bordés et garnis de faille noire. C'est bien moins lourd qu'en velours.

Les plus ordinaires ont des plumes de coq retenues par du cou de paon ou par un oiseau bleu et vert.

J'en ai remarqué un en paille noire, à calotte assez haute et ronde, bordé et orné de faille noire. Nœud de velours sur le côté pour retenir une grande plume frisée noire, retombant un peu en arrière. Une plume de condor traverse la noire par derrière, et une boule de jais en fixe le commencement du côté opposé au nœud de velours.

VISITES DANS LES MAGASINS

Vous ai-je parlé, mesdemoiselles, des jolies confections des magasins du Petit-Saint-Thomas? Si je ne l'ai pas fait, réparons cet oubli, il en est temps encore. Pour vous particulièrement, j'ai examiné une pèlerine-paletot d'une forme gracieuse et jeune qui se fait en cachemire, et se garnit d'un effilé pour les plus simples; des dolmans de coupes diverses, des paletots ajustés ou flottants, des vestes et de petits mantelets. Ces mêmes formes, pour les jeunes femmes, sont plus richement garnies, et d'étoffe plus belle. N'oublions pas les dames âgées, qui trouveront à leur usage des vêtements très-confortables.

Parmi les costumes confectionnés on en trouve au Petit-Saint-Thomas — 27, 35, rue du Bac — de très-bon marché, en lainage de fantaisie; d'un prix plus élevé lorsqu'ils sont ornés de faille; et de très-habillés, composés d'un mélange d'étoffe à carreaux et une, d'un heureux effet. J'ai vu des ombrelles en batiste écru brodée de roues à jour et doublées de soie légère à 10 francs; d'autres en soie brodée de dessins jetés et garnies d'un volant festonné; les unes à manche canne unie ou recourbée; les autres à manche travaillé.

Si vous avez à tendre les pièces d'une maison de campagne ou d'un appartement, je vous engage à demander au Petit-Saint-Thomas des échantillons de cretonne, de satinettes enluminées de reps, d'algérienne, etc., dont il a un assortiment complet dans lequel un choix est facile; telle étoffe con-

venant pour chambre à coucher, salon; telle autre pour billard, fumoir, cabinet de travail, bibliothèque. Vous saurez que tous les échantillons sont envoyés franco.

Une garniture que je vois très en faveur et dont M. Chauffier m'a fait voir les premiers échantillons, c'est le marabout de soie. Ce marabout remplace la plume qui ornait cet hiver les confections habillées; il est mousseux, fait de petites ganses de soie gaufrées, et tout frémissant; je vous le signale, mesdemoiselles, comme de bon goût. Les franges résilles et les effilés partagent la faveur du marabout de soie; il s'en fait de très-riches, mêlés de paillettes d'acier fixés sur fond de tulle noir quadrillé de ganse de soie, venant se terminer en longs glands qui forment frange; en soie maïs, formant petits glands entremêlés à une belle frange noire qu'ils coupent plusieurs fois dans la hauteur. On portera beaucoup ce genre, qui rappelle la paille. D'un réseau de tulle noir brodé de paillettes en paille, on fait des entre-deux qui se disposeront comme tête à la frange que je viens de décrire. A côté de ces fantaisies de luxe, nous trouvons, 131, rue Montmartre, chez M. Chauffier, des franges et des effilés, nouveaux de dispositions, mais de prix modestes, beaucoup de jais, d'acier, mêlés à la soie. Des galons pour chapeaux d'été, sont tissés de soie et de fil d'argent ou d'or; les couleurs préférées sont le noir, le gris, plusieurs tons; le havane très-clair mélangé de fil d'or, me

semble le plus joli. Ces galons bordent la passe des chapeaux, sont plusieurs fois répétés autour de la calotte, et s'arrêtent par des choux faits de ce même galon.

Quittons les passementeries pour examiner d'abord les plissés et les ruchés de crêpe lisse, l'ornement des encolures montantes et fermées de nos corsages de robes. On trouve des hauteurs très-différentes et des plissés variés. Ensuite jetons un coup d'œil sur les beaux rubans à rayures douces, coupées de carreaux aux teintes fines, qui sont, avec les damassés, le succès de la saison. Sur les fichus perlés qui se porteront à la ville comme complément d'un costume habillé; sur les voilettes en tulle grenadine brodé de perles en jais ou de dessins au point de chaînette; enfin sur ces jolis nœuds de coiffure ou de cravate, faits en ruban damassé ou à carreaux aux nuances nouvelles.

Je crois, mesdemoiselles, vous avoir signalé dans les visites du mois d'avril les occasions en robes de foulard qu'offre en ce moment la *Compagnie des Indes*, 42, rue de Grenelle Saint-Germain. Je vous disais que, pour 38 francs les huit mètres, vous auriez une robe très-gentille en foulard à mille-raies sur fond blanc, bleu, vert, etc., et en teintes foncées pour dames. En outre des mille-raies, se trouve une rayure moyenne : bleu de France et noir, noir et fuschia, noir et vert, noir et violet; une rayure plus espacée sur fonds clairs : blanc et violet, blanc et marron, gris perle et noir; puis une quatrième gris perle et bleu, violet et blanc, etc.

Toujours à 38 francs les huit mètres, il se trouve une première série de dessins miniatures en teintes foncées : gris fer, marron, noir, violet, or, vert, etc., représentant une petite grappe de fleurs; une seconde série de petits dessins Pompadour.

Dans ces articles, les pièces ne sont pas complètes, nous engageons celles de nos lectrices qui veulent profiter de l'occasion de se hâter de demander des échantillons, afin de faire leur choix.

Pour fillette et jeune fille, la robe peut être faite d'une seule de ces étoffes, et huit mètres suffisent pour la garnir d'un volant ou de biais; pour jeune femme, la première jupe se fera d'un foulard uni, et nous en trouvons à la Compagnie des Indes plus de soixante nuances à choisir : la robe par huit mètres, coûte 44 francs, ou 5 francs 50 centimes le mètre, en 85 centimètres de largeur.

Arrivons maintenant à vous parler des nouveautés de la *Compagnie des Indes*, qui ne le cèdent en rien à celles des années précédentes. Nous retrouvons le même goût dans l'agencement des couleurs, dans les dispositions infinies des rayures et des carreaux coupés ou des damiers, qui distingue les dessins Pompadour ou camaïeu de la même maison. Voici le Hang-Haï en soixante centimètres de largeur à carreaux coupés gris sur blanc, noir sur gris, marron sur

blanc, marron sur gris perle; un damier noir coupé de gris et de blanc; un autre gris coupé noir et blanc : cette série conviendra pour deuil; une série de carreaux coupés : lilas et prune; bleu marine et bleu ancien; marron et rose ancien, bleu paon foncé et clair; une autre fond écru, coupé de marron, de grenat et de blanc; noir coupé de blanc et de filets ponceau. Pour jeune fille un écossais au fond blanc gris pâle, bleu pâle aux fines rayures multicolores. Les trois premières séries sont du même prix, 10 fr. 50 cent. le mètre en soixante centimètres de large; la quatrième, 12 fr. 50 c. le mètre, en soixante-huit cent. de largeur. Le tissu se trouve en rayures différentes : grises et blanches; grises et noires chinées; violettes, bleues et marron avec rayures blanches, au prix de 10 fr. 50 c. le mètre, en soixante cent. de largeur. La *Compagnie des Indes* envoie *franco* les échantillons lorsqu'on lui en fait la demande.

Si vous avez une robe défraîchie, en sultane, en gaze de soie, en grenadine, une tunique en crêpe de Chine, gardez-vous de les découdre; elles peuvent se teindre en noir sans qu'il soit besoin de les défaire, fussent-elles garnies de volants, de bouillonnés ou de ruches. Je vous signale ces étoffes parce que nous avançons vers l'été; mais toute robe soit de taffetas, de faille, de popeline, de cachemire, peut supporter la même teinture sans être défraîchie; et si je reviens sur ce renseignement, que je vous ai déjà donné, c'est que je crois devoir attirer votre attention sur un progrès qui me semble utile pour toutes, mais encore plus pour les familles nombreuses, par l'économie qu'il représente. Je ne parle point ici sur un « on dit, » j'ai vu des robes teintes, les unes unies, les autres couvertes de garnitures, et mon étonnement fut grand en voyant le résultat obtenu. C'est à M. Perineaud, 26, boulevard Poissonnière, que nous en sommes redevables. Le velours de couleur, ou le velours noir repassé dans la même teinture, est réussi on ne peut mieux. Je pense que, pour un deuil, on serait bien aise d'utiliser un costume de couleur, qui ne serait, peut-être, plus de mode le deuil fini. Les effilés, les franges, s'ils sont tout soie, se teindront parfaitement en noir; j'en ai la preuve sous les yeux.

La popeline conserve le brillant et le soutien; la faille la souplesse. La teinture est d'un beau noir bleu, noir du neuf, qui n'a aucun rapport avec ces noirs roux des teintures communes. Quant à vous dire qu'il ne déteint pas, c'est chose avérée depuis que, par certains procédés chimiques, on est arrivé à le fixer comme pour les étoffes neuves.

Nous prions nos lectrices d'écrire directement, pour les renseignements et les envois de paquets, à M. Perineaud, 26, boulevard Poissonnière.

C. L.

EXPLICATIONS

GRAVURES DE MODES

Toilettes et costumes des magasins du Petit-Saint-Thomas, 27, rue du Bac.

Modes de mademoiselle Tarot, 4, rue Favart.

Toilette de jeune fille. — Robe en Louisine; dans le bas, un grand volant légèrement froncé et garni d'un petit volant plissé; au-dessus du grand volant, un large biais traversé par des petits galons tresses bretonnes formant une rayure en biais. Le tablier, relevé derrière, est rayé de tresses bretonnes posées en long et garni, au bord, d'un petit volant plissé. Corsage-cuirasse avec petit plissé au bord et tresses bretonnes formant rayure en long sur le corsage. — Manche à revers avec angle replié; le revers est bordé d'un petit volant plissé et d'un biais orné de tresses bretonnes formant rayures. — Chapeau en paille, nœud et draperie en faille; sur le côté, partant du nœud, une aile de merle d'Amérique; dessous, guirlande d'aubépine avec petite touffe de roses; draperie en tulle blanc fixée derrière le chapeau et croisant devant.

Deuxième toilette. — Robe en foulard d'Halifax uni et à carreaux. — Jupe ornée dans le bas de deux volants plissés, surmontés d'un large biais bouillonné en travers, avec biais à carreaux au-dessus. — Tablier à carreaux, relevé derrière et garni d'un petit volant plissé. La partie du tablier qui est en étoffe unie, est garnie d'un petit volant froncé et remontant; l'étoffe est légèrement froncée sous la garniture. Le tablier est relevé derrière sous une petite draperie avec deux pans de ceinture en faille frangés. — Corsage en étoffe unie; un large revers à carreaux est posé par-dessus et descend devant en formant la pointe; il borde également le tour du corsage, dont le dos est terminé par une pointe sur laquelle on pose un nœud en faille. — Manche à carreaux avec revers carré uni, bordé d'un biais à carreaux et d'un petit volant remontant sur le bras; deux nœuds sont posés sur la couture, le revers est retenu par deux grands boutons en métal gravé, de forme ovale, pareils à ceux du corsage. — Chapeau en paille, torsade et nœud en faille sur le côté; dessous, traverse en faille rose avec nœud tombant derrière, guirlande de bruyère blanche avec bouquet de volubilis; longue plume frisée traversant le dessus de la calotte.

Toilette de fillette. — Costume en foulard rayé. — Sur la jupe, un volant froncé. — Tablier garni d'un bouillonné avec petit volant plissé en organdi; deux

pans garnis de même se nouent derrière, en dessous du pli de la basque. — Corsage à basque garni d'un plissé en organdi, ainsi que les doubles revers de la manche. — Chapeau en paille belge, forme élevée; torsade en faille bleue avec longs bouts flottants derrière, guirlande de bruyère rose et bouquet d'églantines; dessous, plissé en faille.

GRAVURES D'ENFANTS

Toilettes et costumes pour petits garçons et petites filles.

Des magasins du Petit-Saint-Thomas, 27, rue du Bac.

Toilette de petite fille de cinq à six ans. — Robe en sicilienne bordée d'un gros biais; deux petites pattes remontent sur les côtés. — Corsage décolleté à basque formée de pointes garnies de petite guipure et retenues les unes sur les autres par des boutons en passementerie. — Manches courtes bordées d'un gros liseré avec pointe retenue par un bouton. Guimpe et manches en mousseline et entre-deux brodés.

Toilette de fillette de douze à quatorze ans. — Costume de deux tons en mohair. Jupe garnie dans le bas d'un volant surmonté d'un biais bouillonné liseré de nuance foncée. Quatre bouillonnés pareils garnissent le devant de la robe. — Corsage montant avec basque mousquetaire ouverte devant et fuyant sur le côté; grande poche. — Petit paletot ouvert devant, retenu au bas du revers par une seule agrafe. — Chapeau en paille avec large bord chiffonné et retenu par un bouquet de coquelicots et d'épis vert très-clair; dessus, torsade et nœud en faille avec bouquet semblable au-dessous.

Toilette de petit garçon. — Costume en drap chevrot. — Blouse russe mi-ajustée, boutonnée en travers; la bande des boutons est ornée d'un biais liseré, les boutonnières sont figurées par des galons posés en travers. Ceinture liserée. Pantalon droit avec boutons au bas de la couture. — Chapeau en feutre orné d'un galon.

Toilette de petit garçon. — Costume en drap zéphyr. — Pantalon droit avec boutons en passementerie sur les côtés. — Veste à petits revers ouverte sur un gilet à deux pointes fuyant en arrière. — Chapeau en paille à bord relevé avec ruban cannelé à petits bouts flottants.



N° 3994 bis

Modas de Paris

Journal des Demeiselles

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Publications d'Enfants des Allemands du Petit St Thomas, Rue du Bœuf, 24 & 25.

1875.

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Reydel



Toilette de petite fille de quatre à six ans. — Costume de jardin. — Robe en percale d'Alsace rayée. — Blouse retenue à la taille par une ceinture. Ruche posée en travers sur le devant de la robe, et tournant autour du cou. Petite poche sur le côté. — Manche droite avec petite ruche au bas. — Cheveux relevés sur les tempes et retenus par un ruban de la nuance de la robe.

CINQUIÈME CAHIER

Costume en faille. — Costume en limousine d'été. — M. B. J. avec guirlande. — Dolman à manche. — Complément des alphabets. — Pouff en chamarrure. — Quatre fonds, tapisserie par signes. — Garniture, application sur nansouk. — Chapeau en crêpe. — Dessin soutache. — Voile de fauteuil. — Coiffure du matin. — Entre-deux. — Victorine. — Garniture. — J. G. enlacés. — Entre-deux. — Col, poignet et entre-deux pour camisole. — Parure. — H. L. enlacés. — Écran. — Ménagère. — Entre-deux et garniture assortis. — Garniture, broderie anglaise.

PLANCHE V

PATRON A PIÈCES INDÉPENDANTES POUVANT
SE DÉCOUPER.

Pelisse soutachée pour baby.

GRANDE PLANCHE NOIRE

PREMIER CÔTÉ.

TAPISSERIE PAR SIGNES

DESCENTE DE LIT. — Tous les contours sont marqués par des points ; ils se font de la même couleur, mais d'un ton plus clair que le dessin qu'ils bordent ; les feuilles et les pois remplis par des points se font entièrement de la même nuance.

Nous commençons avec cette planche une série d'alphabets variés. — Le petit alphabet gothique en bas de la feuille de tapisserie est en plumetis et cordonnet.

DEUXIÈME CÔTÉ.

ALPHABET POUR DRAP OU TAIE D'OREILLER. — On peut facilement le grandir ou le diminuer en suivant l'indication du Manuel. — Il se fait en plumetis et point de sable.

Deux alphabets enlacés avec la lettre A et la lettre B. Nous avons mis sur le cahier du présent numéro les quelques chiffres qui n'ont pu trouver place sur cette planche.

PETIT MODÈLE COLORIÉ DE LA TAPISSERIE PAR SIGNES.

Ce petit modèle reproduit le quart de la descente de lit. On pourra juger de l'effet de tout le tapis au moyen de deux petites glaces posées sur l'angle intérieur du dessin.

ÉNIGME

J'étais jadis un ornement des cours :
Aux seigneurs comme aux rois je prêtais mon concours,
Et j'apprenais à leur vaillante école
Du chevalier le noble rôle ;
Je ne suis plus, hélas ! qu'un souvenir,
A moins que ce bon temps ne puisse revenir...
Changeant de genre, je foisonne
Beaucoup trop dans ce siècle, en abus si fécond ;
Destinée à nourrir, quelquefois j'empoisonne,
Je creuse sous les pas un abîme profond.
Souvent aussi je suis fort innocente,
Mais vide, et de sel trop exemptée.
Me réduire serait sagesse, assurément,
Et me contrôler nécessaire :
Car il ne suffit pas qu'au goût je puisse plaire,
Je dois être un sain aliment.

MOSAÏQUE

Ne soyez jamais affligé de ce qui peut arriver d'heureux à votre frère : que sa santé ne soit pas la maladie de votre âme, et ne vous faites pas un enfer de son bonheur.

SAINT BERNARD.

Voulez-vous connaître un grand caractère ? Racontez-lui une grande action. A l'instant il s'enflamme et la porte aux nues.

L'effet contraire dévoilera le vilain.

J. DE MAISTRE.

Il faut croire au bien pour le pouvoir faire.

Vicomte DE BONALD.

Le temps perdu dans les plaisirs laisse l'esprit vide, et les heures employées à l'étude laissent l'âme pleine.

VOLTAIRE.

Nous ne voyons bien nos devoirs qu'en Dieu ; c'est le seul fond sur lequel ils soient toujours lisibles à l'esprit.

Vicomte DE BONALD.

Nous désirerions peu de choses avec ardeur si nous connaissions parfaitement ce que nous désirons.

LAROCHEFOUCAULD.

Explication du Rébus d'Avril : *L'ignorance est injuste envers tout le monde.*

RÉBUS

